

N° 21 | DÉCEMBRE 2016

Nos Lettres

ASSOCIATION DES ÉCRIVAINS BELGES DE LANGUE FRANÇAISE



PRÉSIDENTE

ANNE-MICHÈLE HAMESSE

PRÉSIDENTE D'HONNEUR

FRANCE BASTIA

VICE-PRÉSIDENT

MICHEL JOIRET

SECRÉTAIRE GÉNÉRAL

CLAUDE MISEUR, f.f.

TRÉSORIER

JEAN-LOUP SEBAN

CONSERVATEUR DU MUSÉE

CAMILLE LEMONNIER

JEAN-BAPTISTE BARONIAN

ADMINISTRATEURS

JEAN-BAPTISTE BARONIAN

JACQUES DE DECKER

COLETTE FRÈRE

PHILIPPE LEUCKX

CHRISTIAN LIBENS

CLAIRE-ANNE MAGNÈS

JEAN-POL MASSON

COMMISSION DES LETTRES

DOMINIQUE AGUÉSSY

JEAN-BAPTISTE BARONIAN

MARCEL DETIÈGE

ANNE-MICHÈLE HAMESSE

MICHEL JOIRET

PHILIPPE LEUCKX

Sommaire

Éditorial	3
Les 80 ans du "Bon Usage"	4
Georges Bouillon	8
Robert Goffin	13
Soirées des Lettres	19
Lectures	25
Revue des revues	46
Mais qui êtes-vous donc, Mr Proust ?	49
Activités de nos membres	53
Fantaisies poétiques	55
Prochaines soirées & Cotisations 2017	59

Illustration de couverture : Thomas Joiret et Mireille Dabée

Éditeur responsable: Anne-Michèle Hamesse

Relecture : Claude Miseur

Mise en page et recherches documentaires : Frédéric Vinclair

Anne-Michèle Hamesse

Comme si nos photos et selfies frénétiquement démultipliés sur nos écrans tactiles ne suffisaient pas à nous rassurer, nous ajoutons à ces doudous de l'âge mûr des éléments pour en renforcer la construction, afin de les rendre indestructibles à nos mémoires, comme des milliers de meubles ikeas devenus inusables.

C'est ainsi que dans les expos, films et pièces de théâtre du moment nous revisitons les mythes fondateurs de nos arts, ceux qui ont marqué leur siècle d'une empreinte indélébile, nous ont changé le monde et nous ont permis d'y vivre tels des poissons dans un aquarium chargé d'images superbes.

Ils défilent tous, remis au goût du jour, exposés, relus, redéclamés, encensés, critiqués, revus et exploités, les plans qu'ils ont tracés nous servant de canevas pour y broder nos partitions personnelles.

Nous tentons d'escorter leurs génies, avec plus ou moins de bonheur mais toujours avec enthousiasme.

Leurs œuvres magnifiques nous servent de modèles depuis les dessins de Néanderthal, quand l'homme s'est emparé du sacré, qu'il a parlé aux dieux, et qu'il a inventé le divertissement pour tromper sa peur du vide et de l'obscurité des grottes.

Nous contemplons les tableaux de Picasso, revoyons les films de Charlie Chaplin, relisons Proust, et écoutons Mozart, et tous les grands autres, des plus célèbres aux plus confidentiels, nous étonnant de les trouver tellement modernes et proches de nous.

Parfois l'un ou l'autre de nos artistes atteint la lumière mais nous ne nous en rendons pas compte tout de suite, il faut du temps pour devenir un mythe, et parfois on se trompe, on se fait berner par les sirènes médiatiques, en fait tous les artistes, ceux de l'ombre comme ceux de la lumière, méritent de rejoindre la galaxie des dieux vivants.

En attendant de connaître les noms des prix d'excellence de notre époque, nous nous réjouissons quand le prix Nobel de Littérature est décerné à Bob Dylan qui a illuminé notre jeunesse, avec sa musique qui est de la littérature quand les mots qui s'y greffent sonnent justes et magiques, et nous rendent le monde, parfois si triste, un peu plus acceptable.

Monsieur Marcel Detiège a agi comme un rédacteur en chef en assurant en un temps record la composition de ce dernier numéro. C'est grâce à lui que nous avons pu publier cette année ce quatrième numéro de notre revue. Nous le remercions vivement pour sa précieuse contribution.

Marcel Detiège

Les 80 ans du *Bon Usage* : hommage à André Goosse

Il y avait presse le jeudi 20 octobre 2016 à 19 heures, au Palais des Académies, à Bruxelles, pour la célébration du quatre-vingtième anniversaire du *Bon usage* de MM. Maurice Grevisse et André Goosse.

La séance fut déclarée ouverte par Jacques De Decker, Secrétaire perpétuel de l'Académie royale de Langue et de Littérature françaises de Belgique, en une improvisation bon enfant mais non point dépourvue d'une pincée de sel. Il constata que si l'on dit communément qu'il y a un grammairien en chaque Français, c'est néanmoins dans notre petit pays qu'il se rencontre le plus grand nombre de spécialistes de la langue de Vaugelas et de Voltaire, qui sans être des inquisiteurs se révèlent des techniciens du premier ordre. N'était notre nature modeste, nous pourrions très légitimement, dit-il, faire fond sur cette suprématie pour nous mettre en valeur auprès de nos amis français. Suprématie, au demeurant, qui se témoigne en d'autres domaines, notamment la création de mythes, ce qui donna à Jacques De Decker occasion d'un mot forgé: nous sommes, dit-il, de grands « Mythotètes ». Ah ça, par exemple !

*

Après quoi, M. Frédéric Jongel vint exposer succinctement l'historique du mariage de raison entre le grand éditeur belge d'ouvrages classiques De Boeck, (dont il est directeur), avec le prestigieux éditeur parisien Albin Michel, transformant *de facto et de jure* De Boeck en une succursale d'Albin Michel, en Belgique, sous l'enseigne de « De Boeck Supérieur ».

Ce fut ensuite au tour de Madame Mahin Bailly, Directrice générale du pôle éducation d'Albin Michel, de venir à la tribune nous faire le descriptif, par le menu, de cette 16^e édition du *Bon Usage*, ouvrage d'imprimerie considérable de 1.750 pages, et que l'éditeur français a voulu conforme à trois critères importants à ses yeux : clarté, correction, élégance. Et l'orateur de développer ces trois termes : clarté, afin d'en rendre aisément accessible la lecture par l'usager ; correction, dans le sens d'exactitude des définitions ; élégance, à la fois par le choix des citations topiques, (plus de 40.000 empruntées à 2.500 auteurs), et l'esthétique de cet objet qu'est un livre destiné plus à apprendre qu'à distraire, avec l'espoir qu'il n'en soit pas moins distrayant qu'instructif.

*

LES 80 ANS DU "BON USAGE"

.....

Le plat de résistance, si l'on peut dire, nous fut servi par Madame Michèle Lenoble-Pinson, professeur émérite à l'Université Saint-Louis, à Bruxelles. Dans un style « d'honnête homme », allions nous dire comme Molière faisait l'absence de latin dans le texte, c'est-à-dire savant sans être jargonieux, l'éminente linguiste précisa que ce fut sous la direction du professeur André Goosse qu'elle rédigea son mémoire de licence et sa thèse de doctorat sur *Le langage de la chasse* en 1974.

Se retournant sur le passé, elle rappela que l'entreprise de Maurice Grevisse avait eu à l'origine pour dessein de rafraîchir « *une petite grammaire qui avait pris des rides* », et d'y substituer une nouvelle qui fut destinée aux maîtres plutôt qu'aux élèves. L'auteur connu, à cette occasion, les déconvenues qui sont familières aux auteurs de romans qui vont frapper du heurt à la porte des éditeurs, lesquels ont toujours plus de raisons de refuser que d'accepter de publier un manuscrit. Ce fut, au bout du compte, grâce au professeur Fernand Desonay, que la première édition put voir le jour, en 1936, sur les presses de l'imprimeur Jules Duculot à Gembloux. Cet ouvrage comptait 700 pages. Maurice Grevisse en rédigea onze éditions, la dernière en 1980, année de son décès à l'âge de 85 ans. Il avait pris soin, se sentant décliner, d'instituer André Goosse son successeur et continuateur.

En trente années, André Goosse prépara neuf éditions de l'ouvrage. Depuis sa première révision en 1986, il est resté fidèle au triple but qu'il s'était promis d'atteindre : « *Non pas décréter, juger, condamner, mais observer, décrire expliquer à l'intention des lecteurs intéressés par le français, le français vivant.* »

Profession de foi démocratique, ajouterons-nous, qui pourrait cependant irriter les puristes aimant au contraire des jugements tranchés et qui ne laissent place à aucun doute, à aucune licence, ou tolérance. « La tolérance, disait Claudel, il y a des maisons pour cela ! » Disciple du pacifique Père Deharveng, le tempérament d'André Goosse ne le portait point à marcher dans les brisées d'un Abel Hermant qui ne tolérait qu'à regret que « tout homme parce qu'il parle, (suivant la formule célèbre de Goethe), croit avoir les mêmes titres que nous à parler de la parole » ; ni d'un Albert Debatty qui faisait la guerre aux « galimatias des carêmes-prenants » ; aux néologismes ; et qui n'eût point été d'accord que l'on appela « Haiku », ce qu'il orthographiait « haï-kaï »...

*

Mais revenons-en aux propos de l'excellente Michèle Lenoble-Pinson. Celle-ci termina son allocution en insistant sur l'importance de la 14^e édition, parue en 2007, « *parce qu'elle*

LES 80 ANS DU "BON USAGE"

.....

constitue, dit-elle, une refonte de l'ouvrage et l'acceptation d'un format plus grand préconisé par l'éditeur De Boeck et conservé par Albin Michel. Les notes historiques, les remarques et certains exemples se trouvent et continuent de se trouver en marges latérales des pages. Les notes qui sont plus que des notes, contiennent une partie de la richesse et de l'originalité de l'œuvre ».

Elle précisa, enfin, que les lecteurs du *Bon Usage* sont répartis dans au moins 27 pays. L'intervention de Madame Michèle Lenoble-Pinson, auteur savant, ayant obtenu en 1996 le Prix de l'Alliance française, fut très appréciée par un public attentif.

*

À ce point du programme, nous eûmes droit à un divertissement. Les duettistes bien connus, Philippe Geluck, *homo multiplex* des médias, et Jacques Mercier, personnalité ambidextre, à la fois romancier et animateur à la RTBF, s'échangèrent dans une représentation très réussie de «M. Dictionnaire», des réparties qui furent autant de fusées qui éclatèrent au plafond de l'Auditorium Albert II, pour retomber en cascades de mots d'esprit, trouvailles surprenantes, (appelées « vanes » en France), pour le plus grand plaisir du public ravi. Notons que M. Jacques Mercier avait revêtu l'uniforme des anciens Bourgmestres de Bruxelles pour jouer le rôle d'un académicien français. Un de nos voisins de fauteuil s'étant penché sur nous, il nous souffla *mezza voce* : « Après Bob Dylan, Prix Nobel de littérature, à quand Philippe Geluck Prix Goncourt ? ». Nous lui promîmes de rapporter cette demande au complice de Laurent Ruquier et Michel Drucker, il s'en amusa fort, avec une nuance de secrète vanité... Nous ne sommes tout de même que des hommes... !

*

Madame Mahin Bailly nous présenta quelques personnalités de haut vol, ayant tenu à témoigner de... l'usage qu'elles font professionnellement du *Bon Usage*... Et d'appeler la plus illustre d'entre elles, Amélie Nothomb, qui s'avança d'un pas majestueux, en une tenue noire corbeau, le visage rond d'une pâleur qui doit être lumineuse au clair de lune, le nez court relevé, les yeux émerveillés, et son haut-de-forme immuable vissé sur son front. Elle vint dire avec des sanglots d'enjouement dans la voix, le plaisir, la joie, la surprise de se retrouver au nombre des auteurs de référence du *Bon Usage*, pour sa maîtrise de l'imparfait du subjonctif (1). Lorsqu'elle était écolière à Bruxelles jamais elle n'aurait imaginé une telle gloire. Dans la foulée de notre petite

(1) Nous ne pûmes nous empêcher de nous rappeler cette émission « Apostrophe », où l'on lui faisait compliment de jouer avant tant d'aisance des subjonctifs imparfaits. L'auteur de *Hygiène de l'assassin* répondit avec une roborante fraîcheur, qu'elle en usait au flair, à l'instinct, et quand il lui semblait que le subjonctif imparfait faisait bon effet dans sa prose. Bergson eût parlé d'intuition. C'est-à-dire de génie. Mais le puriste Jean Dutourd en était proprement effondré de consternation...

LES 80 ANS DU "BON USAGE"

.....

Parisienne de Bruxelles, Mmes Stéphanie Delmeste, professeur à l'UCL et à Saint-Louis, Anne-Catherine Simon, professeur à l'Université de Louvain, (Louvain-la-Neuve), et Bénédicte Van Gysel de l'École Supérieure des traducteurs, à Mons, vinrent faire l'éloge du *Bon Usage*, chacune dans sa partie et son style marqué, qui, au coin de l'affectueux respect, qui, de la spécialisation serrée, qui, de l'humour relaxant.

*

Enfin, Madame Mahin Bailly, décidément très sollicitée, appela sur l'estrade le héros de la fête, André Goosse, qui, nonagénaire, gravit sans aucune aide les degrés le séparant de la tribune, où il remercia les personnes dont il avait entendu de si aimables choses à son égard ; puis avec lenteur, tout d'abord, une coquetterie d'hésitation propre aux orateurs d'improvisation cherchant en tâtonnant leur sillon, il évoqua d'abondance comment il fut mêlé à la belle et grande aventure du *Bon Usage*. Ce fut grâce à l'amour. Jeune étudiant en philologie romane à l'Université de Louvain, il rencontra une étudiante fort charmante, qui suscita plus que son attention. Elle n'était pas n'importe qui, se prénomait Marie-Thérèse, était la fille du célèbre grammairien Maurice Grevisse. Les deux jeunes gens sympathisèrent, se lièrent d'amitié ; une amitié qui se mua bientôt en affection amoureuse. Comme de juste, ils envisagèrent de se marier. Mais le professeur Grevisse n'était pas un homme commode. Ne lui avait-on pas rapporté que le candidat gendre se donnait pour un homme de gauche ? Grâce à Dieu, il n'est point de désir d'une fille aimée qui ne parvienne à renverser les préjugés d'un père aimant. De plus, la passion d'André Goosse pour la grammaire ne pouvait que plaire au beau-père rétif. Il rendit les armes. Plus tard il proposerait à son gendre en titre de l'assister dans la conduite de son œuvre.

*

Il y avait dans l'air de l'émotion. Pardi ! On n'atteint pas cet âge « que l'on dit grand », (pour parler comme notre Franz Hellens), sans se souvenir avec attendrissement d'un temps que l'on a eu plaisir à connaître et que – tel est notre lot commun – nous ne reverrons plus.

Les applaudissements éclatèrent nourris et nombreux dans l'assistance triée sur le volet, parmi laquelle on reconnaissait des personnalités belges, notamment Antoinette Spaak, France Bastia, seconde et actuelle épouse d'André Goosse, – par ailleurs Directrice de la « *Revue Générale* », ainsi que Présidente d'honneur de l'AEB –, Charles-Ferdinand Nothomb, ancien Premier ministre, Gabriel Ringlet, le baron Francis Delpérée, Jean Jauniaux, Président du Pen Club français de Belgique, notre Présidente Anne-Michèle Hamesse, entourée de deux poétesses Mmes Dominique Aguessy et Claire-Anne Magnès.

La soirée se termina par le traditionnel vin d'honneur offert, en l'occurrence, par le munificent éditeur parisien.

Marcel Detiège Georges Bouillon



Professeur à l'Athénée de Virton, membre de l'Académie Luxembourgeoise, Georges Bouillon est né le 14 juin 1915 à Angers (Maine-et-Loire). Le 14 juin 2015, il aurait eu cent ans. Il a fondé la revue *La Dryade*, ainsi que les éditions du même nom. Nombreuses furent ses activités culturelles dans sa province. Il collabora à la *Revue nationale*, *Le Thyrsè*, *Marginales*, *Études ardennaises*, *Les Lettres Françaises*. Trop liseur, pour écrire, pour publier, trop sceptique, disait-il de lui-même, son œuvre n'en est pas moins considérable.

Nous avons bien connu le terrible et adorable Georges Bouillon. Terrible lorsqu'il annonçait sa visite chez l'un de ses

disciples et prévoyait une présence de trois heures à son domicile, les deux premières heures lui étant exclusivement réservées, dans un long monologue qu'il ne permettait pas que l'on coupât, quand c'eût été par des commentaires d'approbation.

Sa chère femme, Jeannot, assise en amazone sur le bord du fauteuil, demeurait tout ce temps tournée vers lui qui pérorait.

Le temps étant écoulé, l'on pouvait passer aux menus propos de la conversation, honnête et candide, qui ne l'intéressait point, non plus d'ailleurs que les nourritures terrestres qu'il expédiait pressé de retourner dans son fief.

Adorable lorsqu'un jour n'ayant point retrouvé sa voiture parquée à un endroit interdit, pendant les Fêtes de Wallonie, et que les services de la Ville de Namur avaient enlevée pour la transporter à la fourrière, il paraissait un petit garçon éperdu à qui l'on venait de subtiliser son jouet. Il nous fut reconnaissant non seulement de l'avoir aidé à retrouver sa voiture, mais encore de la récupérer sans débours. Comme il était heureux de s'en tirer à si bon compte. Il nous prêtait un pouvoir que nous n'avions point. Nous avons simplement présenté George Bouillon, à ces braves garçons de la voirie, comme « l'un des plus grands écrivains belges ». C'était en un temps où un tel titre faisait encore sensation...

Ceci montre à quel point George Bouillon était, en dépit qu'il en eût, un homme de lettres, nous voulons dire quelqu'un qui ne se trouvait fort à son aise que dans les livres, et devant sa machine

à écrire. Une fois sorti de cette réalité abstraite tout le déconcertait et l'ébranlait. C'était dans l'univers des Lettres, des Arts et de la philosophie morale, qu'il retrouvait sa sérénité et sa souveraineté.

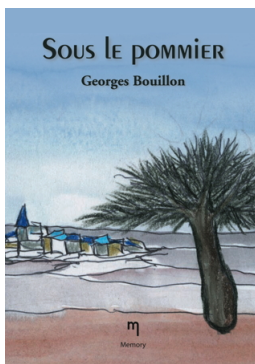
Lorsqu'après trente années d'une très régulière parution, il mit fin à sa revue *La Dryade*, où la liberté était de règle, (il ne connaissait ni la censure ni l'autocensure), nombre de ceux qui l'entouraient et l'encensaient dans l'espoir d'être imprimés disparurent. C'est un aspect déplaisant de certains poètes qui, lorsqu'on les lit, débordent d'amour pour l'humanité souffrante, mais se dispersent dès qu'ils ne trouvent plus intérêt à vous étouffer de leur affection livresque. C'est en songeant à ceux-là, ces grands amoureux de papier, que l'on a inventé l'expression : « Tout le reste n'est que littérature ». C'est dommage ! La littérature méritait mieux.

Tout le monde n'abandonna point Georges Bouillon. Quelques « *rari nantes* » lui demeurèrent attachés au premier rang desquels Claude Raucy. Il avait été choisi par Georges Bouillon pour lui tenir lieu d'exécuteur testamentaire. Il le pria de faire un sort aux quinze tomes de son *Journal ininterrompu*, encore inédit, qu'il lui confiait sous forme de dactylogrammes bien serrés.

Georges Raucy n'a pu, à regret, exécuter ce testament dans sa totalité, mais a tiré de cette matière énorme le contenu d'un charmant petit volume intitulé *Sous le pommier*, élégamment publié chez Mémoire. On y retrouvera avec plaisir le franc-parler de celui qui avait élu pour maxime la prescription de Plotin : « Ne pas se manquer à soi-même ! ».

Dernièrement nous l'évoquions avec Charles-Ferdinand Nothomb, qui en garde un souvenir ému, car Georges Bouillon avait été un des amis de prédilection de son père le baron Pierre Nothomb, lequel l'invitait souvent avec son épouse, à sa table au célèbre Château d'Oye, lorsqu'il ne s'invitait pas lui-même chez lui quand il avait un coup de cafard.

On le savait peu, mais Georges Bouillon était poète. Nous avons choisi de reproduire à la suite de cet hommage, trois poèmes de lui, qu'avait publiés Géo Libbrecht, dans sa précieuse anthologie de l'audiothèque.



Trois poèmes de Georges Bouillon

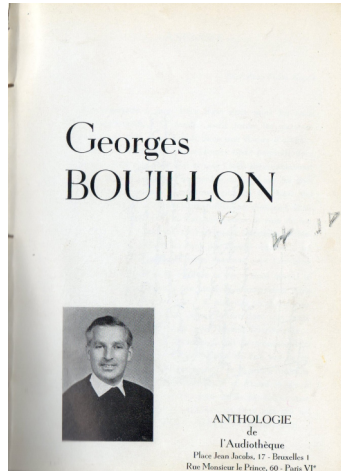
Je suis gaumais !

(Ballade en vers blancs)

Ainsi toujours faudrait se taire,
Devant puissants toujours trembler !...
Vassal ne puis, manant ne suis-je.
Né libre et seigneur de nos bois,
Peu d'argent ai-je et bien moins d'or,
Mais grande gueule, à Dieu merci !
Je veux parler à qui me plaît !
Que voulez-vous ! – Je suis Gaumais !

Bouillant, rebelle, insociable,
Mauvais coucheur, chantez-vous... Soit !
Mais ami du vrai, aussi franc
Sur les lèvres que dans le cœur,
Aux tartufes je crie : « Assez ! »
Et aux petits tyrans : « Holà ! »
J'aime à crier ce qu'il me plaît !
Que voulez-vous ! – Je suis Gaumais !

À vous les fats, pauvres pieds plats,
Messieurs les rois du bla-bla-bla,
Oui, je le dis en bon français,
Sans feinte et sans la moindre gêne,
Tel qu'on fait entre Vire et Ton :
« Merde trois fois et mangez-la ! »
Je redis ça quand il me plaît !
Que voulez-vous ! – Je suis Gaumais !



Envoi

Que toutes gens sachent ceci :
Qu'il n'est vrai bec que Virtonnais !
Je parle donc comme il me plaît !
Que voulez-vous ! – Je suis Gaumais !

Cri du cœur

J'aime l'océan des blés des arbres
Et des vagues...
La Flandre ayant l'art
Et l'Ardenne sa forêt
Je bénis les feuilles les dunes
Et les barques
Les peintres les chasseurs
Et tous pêcheurs...
Neuf Provinces neuf Muses
Et je m'amuse à refaire
Un Pays neuf...
J'écris Virton Dinant Bruges Le Zoute
Et de Vynckt à Bodange de Bastogne à Saint-Trond
De Liège à Namur Charleroi
En un matin toutes les routes vont à moi...

Lorrains Wallons Flamands et Bruxellois
Ensemble vous êtes ma profonde fête
Et vous faites ma patrie profonde
Celle où chantent Meuse Escaut Semois
Celle où partout
De cœur et de droit
Je suis chez moi...
Je ne vous partage pas
Je vous multiplie
Et moi-même je me multiplie
Grandissant
Au sein d'un univers sans langues sans haines
Et sans limites...
Où mon regard en toutes âmes
Sait lire ses sœurs !

Bal musette

« *Souviens-toi*

De la soupe aux oignons... »

(Apollinaire)

Ça sentait la moutarde et les frites

Et le vin blanc était chaud

Nos désirs s'unissaient

Crescendo

Ça sentait les aisselles et Sarma

Et l'harmonica hurlait haut

Nos deux corps s'enlaçaient

Crescendo

On faisait des faux pas

Et Raymond chantait faux

Notre joie s'élançait

Crescendo

Au bistrot coulait la vie

Au-dehors le froid

Fallait choisir la vie

Crescendo

Crescendo

Parfume-toi ma mie

Crescendo

Parfume-la ma vie

Crescendo

C'est du latin et c'est ta peau

Crescendo

C'est ce bal à jamais mon destin

Adieu mes années d'autrefois

Adieu donc tous les chagrins

Je vais refaire ma vie

Crescendo

Seule vit la poésie qui monte

Aux matins clairs

De ta chair

Crescendo !

Extraits de *l'Anthologie de l'Audiothèque* dirigée

par Géo Libbrecht

Marcel Detiège

Poésie et droit : Robert Goffin



Robert Goffin est né le 21 mai 1898 : il ne restait, disait-il, d'un ton quelque peu hugolien, au siècle que deux ans. Nous l'avons rencontré maintes fois pour le « *Journal des tribunaux* » que dirigeait le très lettré Jean Dal. Enfant naturel, ainsi que Robert Goffin aimait à se qualifier, l'absence de père lui avait causé un grand besoin de reconnaissance publique.

Il fait ses petites classes à son village d'Ohain, où il côtoie et coudoie sur les bancs de bois vernis le futur poète Edmond Vandercammen.

Il entre au Séminaire, n'y fait point long feu, continue ses humanités à l'athénée de Saint-Gilles, où ses camarades ne sont pas n'importe qui : Paul-Henri Spaak, Paul Delvaux, Marcel-Henri Jaspas, Georges Bohy, Marc Somerhausen... Il fait son droit à l'ULB, y rencontre Jean Havaux, futur président du tribunal de lère instance de Dinant, Paul Vanderborght, fondateur de la revue universitaire « *La Lanterne sourde* ». Docteur en Droit, il se choisit pour patron de stage notre vénéré maître Raoul Ruttiens-Mansart, (le fonds Ruttiens de l'AEB), l'auteur de « *Notre-Dame de la Vérité* », qui l'initie et à la procédure et à la vie littéraire dans la capitale. Il fait son service militaire à Namur, se marie, publie ses premiers poèmes, voyage, rencontre notre éminent confrère Marc Danval (1), qui l'initie au jazz, crée avec les frères Stoclet un band, lance à la radio une émission de jazz qui sera reprise plus tard par Carlos de Radzitzky. Dans le même temps, il publie des ouvrages sur le droit financier, la Bourse, obtient le Prix Desret, du Jeune Barreau de Bruxelles.

En 1939, il fonde l'hebdomadaire « *Alerte* », met en garde contre la montée du nazisme en Allemagne, préconise le retrait de la politique de neutralité de la Belgique, et engage la polémique avec le chef rexiste Léon Degrelle.

Quand survient la guerre, il migre aux États-Unis, publie *Le Roi des Belges a-t-il trahi ?*, dans lequel il défend Léopold III que ne ménagent pas ses détracteurs. Il publie à la « Maison

(1) À signaler : *Robert Goffin, Avocat, poète et homme de jazz, une biographie*, par Marc Danval (Éditions le Carré Gomand), qui fit l'objet d'une recension de notre ami Renaud Denuit, ainsi que l'émission que Marc Danval anime tous les samedis à 14 heures, sur la Première, à la RTBF, la « Troisième oreille », « *celle qui entend la musique dont ne parlent pas les autres* »...

française » de New-York, des études historiques sur les Habsbourg, sur « L'aventure des Wallons à New-York », des romans policiers...

Après la guerre, il revient au pays, reprend sa place au Barreau de Bruxelles, fugue à Paris, où il se mêle aux Cendrars, Breton, Char, Éluard, Aragon, Cocteau...

*

Nous l'avions rencontré pour le « *Journal des tribunaux* », à son domicile, sur les bords du lac de Genval, et lui avons posé quelques questions sur la poésie et le droit, et notamment demandé comment se faisait-il que nombre de grands écrivains belges fussent Docteurs en Droit. Comment expliquait-il ce goût pour la poésie chez des hommes de « science », avions-nous eu la candeur de préciser en jeune greffier non encore consommé...

Il nous avait fait remarquer très justement que l'avocat n'est pas exactement un homme de science: « *il fait en réalité ce que recherche le poète : il tâche de convaincre l'autre. L'avocat par le raisonnement, le poète par le sentiment, la sensibilité.* »

En effet, le droit... non plus que la médecine, d'ailleurs, n'est une science ; l'un et l'autre s'apparentent bien plutôt à l'art, l'art de la qualification, pour l'homme de droit, l'art de guérir, pour le médecin.

Voici le lieu de rappeler que notre Edmond Picard avait surnommé le Palais de Justice de Bruxelles : « *l'hôpital des droits malades* ».

Mais l'écrivain, avons-nous repris, n'embarrasse-t-il pas quelquefois l'avocat ? Peut-on serrer de près le sujet de sa plaidoirie en faisant de l'œil à la poésie ?

– « *Le poète, nous avait-il dit, doit demeurer à sa place. Ma plaidoirie dans l'affaire « Malou Gérin » (2) était émaillée de réminiscences qui ne furent peut-être pas nécessaires. Des poèmes que j'ai composés plus tard sont inspirés de ces passages. Des mots, des phrases, que j'ai employés à la barre se retrouvent dans ces poèmes. On peut y découvrir aussi des rappels de lectures. À un certain moment je m'exclame : « – Messieurs, Malou est une enfant qui crie avant d'avoir souffert ». C'est la réminiscence d'un poème de Charles Guérin. Un peu plus loin, on peut relever la survivance d'un poème de Géraldy, que je n'aime pas particulièrement. Mais il*

(2) Pierre Nathan et Malou Gérin furent jugés et condamnés en 1934, à Bruxelles, pour vol de bijoux et l'assassinat de Madame Hérel, à Paris. Robert Goffin plaidait aux côtés de Henry Torrès (dont nous nous souvenons encore de la merveilleuse voix de violoncelle) ; Me Maurice Garçon, qui devait entrer plus tard à l'Académie française, plaidait pour la partie civile.

ROBERT GOFFIN

.....

faut se garder de faire de la poésie en plaidant. Les jurés ne sont pas toujours réceptifs, et l'on peut desservir sa cause en voulant la renforcer.

– Un orateur, c'est d'abord un improvisateur, n'est-ce pas ? Étiez-vous à la barre un improvisateur? Et en littérature?

– « À la barre, je suis plutôt un improvisateur longuement préparé. L'expression verbale nécessite l'impression de l'improvisation parce qu'il faut convaincre par la spontanéité. En littérature, c'est autre chose. Il s'agit d'une expression écrite, mûrement réfléchie, et qui ne souffre pas de négligence. »

Nous lui avons, enfin, demandé si sa formation d'avocat l'avait servi en littérature, et il nous avait répondu que oui, dans ses œuvres historiques en particulier. Les Éditions de France ont publié de lui la biographie des Impératrices Charlotte et Élisabeth, dont la rédaction nécessita des recherches pour lesquelles la pratique des dossiers correctionnels l'avait beaucoup aidé.

Et d'ajouter :

– « C'est aussi grâce à cette expérience de la recherche minutieuse que j'ai pu écrire un essai sur les rapports entre Rimbaud et Verlaine, que Cocteau a qualifié d'étude exhaustive ».

*

Robert Goffin est décédé le 27 juin 1984. Quelques années auparavant son épouse l'avait précédé dans l'au-delà, (en 1943, il avait publié à New-York *Passeports pour l'au-delà...*), et le jour de l'inhumation de sa chère compagne, il nous disait avoir encore trouvé la force de lui écrire un ultime poème, ce qui témoigne de son extraordinaire force morale, et de sa vertigineuse facilité à écrire dans l'exigence d'une poésie qui l'avait placé, aux dires de Ventura Gassol, (dans un message adressé à Georges Bouillon qui lui consacra tout un numéro de sa revue « *La Dryade*»), parmi les trois plus grands poètes de son époque, aux côtés de Saint-John Perse et Aragon.



Trois poèmes de Robert Goffin

À l'Absente

Ni main ni pied ni nénuphar et le soir tombe
Rien que le doigt de Dieu de Rosetta et le soir tombe
Le ciel s'endeuille et tout glisse et s'efface
Au feuillage du cœur et ton absence est noire
D'un abîme béant où je titube chère
De t'attendre entre douter et ne pas savoir
Entre l'amour qui brûle et celui qui s'éteint
Entre le lac désert et des bords sans verdure
Et je suis seul, si seul qu'il gèle dans ma nuit
Rejoue encor cet air qui peuple mes étangs
D'épaules de jacinthe et de fleurs virginales
Tant que l'eau dormira dans la glace immobile
La route de ta chair qui conduit au néant
Passera par les carrefours de mes nuits sombres
Je ne sais plus s'il gèle ou s'il gelait. Je sais
Seulement que le temps s'écoule à perdre haleine
Sais-tu Sais-tu qu'un jour tes yeux et tes pétales
Se faneront comme s'ils n'avaient pas fleuri
Vivante pour être froide pendant mille ans
Tu ne seras plus jamais chaude qu'en ces vers
Les hommes ne sauront ta chair qu'à travers moi
Tous les autres seront fantômes et rosée
Tu ne subsisteras que de m'avoir aimé
Et les enfants sauront que certains soirs de saules
Brûlante chair fumant encor de gazes bleues
Épuisant à jamais les pétales des lèvres
Mêlant la langue au nénuphar et l'ombre à l'aube
Seule femme de fleur faite pour le poète
Tes mains tes pieds ta bouche et ton esprit d'eau pure

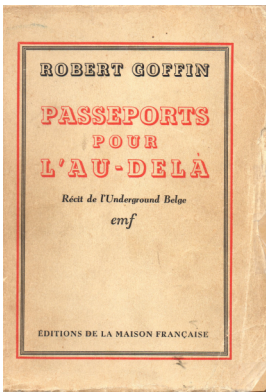


Tracèrent dans mes vers des tremblements d'orage
Et des bulles de chair écloses pour jamais.

(Extrait de *Voleur de Feu*)

Fragment d'Ève

Ève sent son sang sourdre en baiser de couchant
Mais l'ombre d'encre ourle les étreintes des champs ;
Par le chemin des mains, des mots et des ramages,
Fertile, elle a le vœu d'enfanter son image
Avant que le rythme alterné de l'océan
Ne restitue au flot sa hanche de néant !
Elle voudrait savoir par quel art périssable,
Le monde fait la fleur et la femme le sable,
Pourquoi les papillons parallèles par deux
Ont comme les oiseaux mille nuances d'œufs,
Pourquoi la femme au bord d'une animale ivresse
Ouvre à l'homme les pétales de ses caresses
Et chaque mois mûrit d'un douloureux pollen
La honte qui l'empourpre au détour de l'Éden ?
Elle se pense, se dénoue et se démaille
Jusqu'à sa diaphanéité qui défaille ;
Son rêve perd aux pistes d'azur des hiboux
L'aérienne auréole d'un sang qui bout ;
Et cette nuit touchée aux sources de son ombre
Elle marche jusqu'à l'argent du fleuve sombre
Pour confronter la blessure de son secret
Avec son double d'onde au milieu des forêts !
Est-ce assez de cette féminine apparence
Dont le fleuve l'éblouit de sa délivrance ?
Et soudain ses cheveux d'algue et de sombre nuit
S'effacent lentement dans la lune qui luit
Et son cœur millénaire appelle l'instant pâle



Où l'homme en elle refera la chair qui râle
D'une captive offerte à son mâle tourment ;
Veuve d'ombre elle cherche un vain prolongement,
Puis pleure de n'être plus dans son eau lustrale
Qu'un visage de ciel avec des yeux d'étoiles

(Extrait de *Filles de l'Ombre*)

La mort verte

Je retourne à la rive d'où je suis venu
Par la nuit du village aux franges de fougères
Que dorait l'aurore d'un printemps mal connu
Où les femmes avaient des paumes viagères.

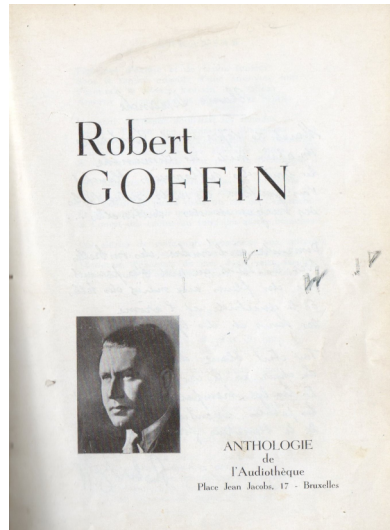
J'ai dépassé le grand circuit des animaux
Attelés au lasso séculaire des gerbes,
Où la musique émeraude manque de mots
Sur la route qui va de la bête vers l'herbe.

Je descends au sylvestre royaume amputé
Des sèves de l'instinct et de l'intelligence
Où, sans bouche, les bois ne boivent qu'au léthé
Des vieux soleils largués au gouffre des distances

Au-delà du patriotisme végétal
Où règne le viride sang des chlorophylles
Me voici dans le corps-à-corps continental
Où souffle le chaos des vendanges futiles

Adieu les lèvres aux souplesses de houblon ;
Du côté sans baiser du grand silence rauque,
Je retourne à la nudité du sable blond
Où rampa le premier pied vert des algues glauques !

(Extrait de *Le Luth Constellé*)



Ces poèmes ont été puisés dans
L'Anthologie de l'audiothèque,
de Géo Libbrecht.

Anne-Michèle Hamesse

Soirée des lettres du 19 octobre 2016

La soirée des lettres du 19 octobre a mis en lumière le travail littéraire de trois femmes d'exception.

Marcelle Dumont, journaliste indépendante pour de nombreux journaux, dont « *Le Soir* » où elle a tenu longtemps la rubrique de l'*Ombudsman*.

Elle écrivit également de nombreux commentaires de films réalisés par son mari Jean Harlez.

Le recueil de nouvelles présenté ce soir, *Nuageux à couvert*, paru aux éditions Chloé des Lys, est un véritable ouvrage d'atmosphère, tissé de gris, feutré et mélancolique dont la finesse n'a pas échappé aux amateurs de nouvelles intimistes.

La grande sensibilité de Marcelle Dumont y affleure à chaque page.

Il a été présenté par Joseph Bodson, infatigable président de l'Association Royale des Ecrivains et Artistes de Wallonie. Ce chaleureux poète et écrivain, ardent défenseur de la littérature wallonne, est une figure mythique de nos Lettres belges.

Après Marcelle Dumont c'est au tour d'Edmée de Xhavée dont le roman, *Villa Philadelphia*, lui aussi paru aux éditions Chloé des Lys, sera présenté par Philippe De Riemaecker. Compositeur, dramaturge, photographe, auteur de nouvelles, de poésies, de chansons et de romans, il a obtenu en 2014 le prix de la ville de Mazamet pour son roman *Quand les singes se prennent pour des dieux*. Il publie un autre roman cette année à l'Encre Rouge, *Tant de silences*.

D'Edmée de Xhavée il présentera deux ouvrages : *Les promesses de demain* et *Villa Philadelphia*.

L'auteur, comme le fit Proust à la recherche du temps perdu, décrit son entourage, part en écriture pour capturer des traces, pour les graver non dans le marbre mais dans la chair. Elle aime raconter des histoires de famille, lever des secrets, évoque avec talent les vengeances, les manipulations et même l'inceste, tout cela avec élégance et esprit.

C'est une pure écriture d'émotions que celle d'Edmée de Xhavée, une œuvre débordante de sel et de sève et dont on ne se lasse pas.

Noëlle Lans, auteur de nombreux poèmes et nouvelles parus dans nombre de revues belges.

SOIRÉE DES LETTRES

Traduite en de nombreuses langues, a réalisé beaucoup d'interviews de personnalités artistiques pour « *Femmes d'aujourd'hui* », « *Le Journal du médecin* », « *Notre Temps* », etc.. Noëlle Lans a obtenu en 2013 le premier prix de la nouvelle de l'AREAW.

Lauréate de nombreux autres prix, elle vient de consacrer un ouvrage à Alain Miniot, *Le funambule des mots*. Le comédien, présent à la Soirée des Lettres, interprétera avec brio quelques passages sensibles de l'œuvre de Noëlle Lans, *Les Instants Révélés*, édité en 2016 par MEO.

Tandis que le présentateur Michel Joiret, écrivain poète et conférencier, dont le roman *Madame Cléo* obtint le prix littéraire du Parlement, suivi par *Carré d'Or*, qui fit l'effet d'un séisme dans le monde littéraire, et cette année *Chemin de Fer*, tout aussi remarquable, consacre quelques belles pages à Noëlle Lans et à son important livre *Les Instants Révélés* dans le dernier numéro de la revue « *Le Non-Dit* », au thème *Les écritures patrimoniales*.

Marcel Detiège

Soirée des Lettres du 16 novembre 2016

L'affiche était alléchante. Elle annonçait *La vie est un voyage. Livres mémoires* du baron Jacques Franck, présenté par Christophe Gérard – *La Bouquineuriade* de Jean-Loup Seban, présenté par Michel Joiret – *Soleils vivaces. Paroles de poète, Journal d'un départ, Lettre à un jeune paroissien*, de Jean-Michel Aubevert, présenté par Anne-Marie Derèse.

*

Mme Anne-Marie Derèse prit la parole toute la première pour présenter M. Jean-Michel Aubevert, personnage singulier, sorte d'Indien jivaros, au teint mat, aux yeux broussailleux, aux traits creusés, et dont les cheveux poivre et sel retombent de part et d'autre de la raie, tracée au milieu du crâne, de chaque côté du visage. Mme Derèse d'une voix bien posée, (qui ravit l'assemblée dispensée de tendre l'oreille), lut son texte de présentation, véritable poème à la gloire de l'auteur de *Soleils vivaces*. On y entendit prononcer des mots tels que forêts... odeurs... terre... chair... extase, et même « orgasme »... luxe tout aussi rare qu'une rime riche avec consonne d'appui... Après quoi Mme Derèse donna la parole au poète qui ne la lui rendit point. D'une voix presque murmurée, mais véloce, il lut à jet continu des extraits de son recueil, (d'aucuns espèrent ou craignent qu'il ne le lût en totalité), recueil tout empreint d'une poésie dont Patrick Delvaux a dit

SOIRÉE DES LETTRES

qu'elle est « un langage épris d'une certaine religiosité spiritualisée, (...) un style [qui] n'a d'égal que l'éveil de la vanité puisque " toute tombe est cénotaphe sans autre épitaphe qu'un souffle monté en graines" ». (" *Nos Lettres* " n°20 – octobre 2016)

... Cependant le temps imparti s'écoulait...

Il fallut parler un peu bien sommairement de *Lettre à un jeune paroissien*, roman dont Mme Derèse nous dit qu'il l'avait bouleversée et même révoltée. La très avenante éditrice elle-même se joignit à la présentatrice pour exprimer son enthousiasme, ce qui est rare de la part d'un éditeur à l'égard de son auteur, sans pour autant que l'auditeur pût s'en éclaircir. Quand, tout à coup, notre ami Philippe Leuckx, (dont l'esprit de synthèse fait merveille), intervint du fond de la salle, pour dire qu'il avait adoré le livre de M. Aubevert, qu'il tient pour un impitoyable réquisitoire contre une mère abusive. Cette fois nous y étions. Le nom de Mauriac nous revint à l'esprit, son *Nœud de vipère*, de même que celui d'Hervé Bazin et sa terrible Folcoche...

Il ne restait plus de temps à consacrer au troisième ouvrage du poète. Mais gageons que ce n'est que partie remise...

*



On attendait avec impatience l'intéressant vis-à-vis entre deux poids lourds de l'AEB, au sens physique du terme allions-nous dire, personnalités en tout cas de première loge : d'un côté M. Michel Joiret, l'auteur d'une cinquantaine d'ouvrages, l'animateur de la revue « *Le Non-Dit* » et Vice-Président de l'Association des Écrivains belges, dont l'éloquence précise, minutieuse, méticuleuse, en un mot acribique, fait de lui un homme qui ne parle qu'autant qu'il pense, contrairement aux politiciens qui croient penser autant qu'ils parlent, et souvent creux. De l'autre côté M. Jean-Loup Seban, épanoui épicurien, grand universitaire, (entré à l'université il n'en est plus sorti), titulaire de titres académiques innombrables, auteur d'ouvrages savants, et dont l'éloquence ample, parfois hyperbolique, toujours érudite, s'agrément de ce que les pédants appellent des épanorthoses : « Laissez-moi dans mon coin ! Je ne suis rien, que dis-je, rien, presque rien, car prétendre n'être rien est d'un orgueil diabolique. Or je n'ai pas d'orgueil. J'ai trop d'amour-propre pour cela... »

C'est nous qui lui prêtons ces propos, que, par un trop de modestie malicieuse, il ne cosignerait pas...

SOIRÉE DES LETTRES

.....

La conversation entre les deux lettrés roula, comme dans les livres d'Anatole France, sur les siècles abolis, en l'espèce, le 18ème. Le siècle du Régent, certes, mais aussi des libertins, du libertinage, du marivaudage, des salons et bureaux d'esprit ; c'est Duclos, Chamfort, Rivarol, Voltaire, André Chénier... Mais pourquoi ce titre de *La Bouquineuriade*, demanda faussement naïf M. Joiret ? Mais parce que c'est un livre sur d'autres livres, dont les auteurs sont oubliés, et une façon de rendre hommage à ceux-ci. Et d'où lui vient ce goût pour le 18ème siècle ? De la bibliophilie, et de son tempérament enclin aux blandices de la Maison, lesquels ont produit la poésie didactique où il se sent chez lui. Enfin, sont-ce des pastiches ? Dieu du ciel, le moins du monde ! Ce sont des variations comme parleraient les musicologues. Il s'agit, suivant le prescrit d'André Chénier, de faire des « vers antiques sur des pensées nouveaux ». Cet aimable entretien fut, comme de coutume, illustré d'extraits de l'œuvre dits par l'auteur lui-même, dans une voix de souffle pleine d'enjouement. Le texte qu'il interpréta et joua, en comédien consommé, et qui remporta le plus de succès, fut celui intitulé *L'art de chier*... Les messieurs dames lui firent un triomphe lorsqu'ils l'entendirent déclamer :

*Rêvez-vous d'inspirants étrons,
Qui rendent l'esprit très-fécond ?
Évitez les mets emphatiques,
Qui du cul ferment le portique.*

*

Enfin, M. Christophe Gérard, qui est une de nos fines plumes, écrivain confirmé, par ailleurs éditeur de la revue « *Antaios* », fondée par Ernst Jünger, et directeur de collection aux Éditions L'Âge d'Homme, s'avança pour présenter le baron Jacques Franck, ancien rédacteur en chef de « *La Libre Belgique* », Président honoraire de la Presse du Spectacle, ancien Président des « Scriptor Christiani » et Président du jury des Prix du Théâtre. Excusez du peu...

Nous avons connu une époque où un jeune homme emberluqué de littérature se devait de lire chaque semaine la page littéraire de « *La Libre Belgique* », que rédigeait presque seul et entièrement le RP Pierre Pirard, qui signait ses piquantes « Lettres à Françoise », P. P., et dont les interviews qu'il rédigeait sur trois, voire quatre colonnes, étaient de véritables chefs-d'œuvre, dans le goût de La Bruyère, par la perfection de l'écriture, le pittoresque aimable, et l'impertinence polie. D'autres noms, deux ou trois, venaient se joindre au sien, notamment Henri Davignon, qui faisait suivre sa signature de la qualité de Membre de l'Académie royale, ce qui ne se rencontre plus guère de nos jours, comme si MM. les Académiciens belges, nos contemporains, éprouaient quelque vergogne à se prévaloir d'un titre qui les honore. Cependant, les membres de l'Académie

SOIRÉE DES LETTRES



suédoise, célébrités anonymes tous autant qu'ils sont, ne manquent pas de se prévaloir de leur digne institution pour décréter non pas quel est le perdreau de l'année... mais le plus grand «poétastre», (comme dirait Jean-Loup Seban), que la Terre eût porté en ses flancs... Passons !

Le baron Jacques Franck aura connu comme nous la métamorphose de « *La Libre* », autrefois redoutée par la rudesse de ses attaques contre

les gouvernements qui ne lui plaisaient pas et qui bronchaient sur ses coups de boutoir, en un journal consensuel, (comme l'on dit aujourd'hui), et même passablement magazine. Décidément, il n'y a plus de presse d'opinion !

Au sommet de la pyramide professionnelle et sociale, le baron Jacques Franck occupait un poste de prééminence pour observer, (et leur tirer le portrait), nos Éminences, nos Excellences, nos Princes, nos Ducs, « nos Archiducs et les aqueducs », avait coutume d'ajouter, pour rire, Robert Goffin lorsqu'il présidait le Pen Club français de Belgique...

Mais comment le baron Franck, né à Boechout, (près d'Anvers), – c'était en un temps où la Flandre était francisée – a-t-il commencé à s'intéresser à la littérature ? Par la découverte, enfant, des « Contes et Légendes », puis adolescent la lecture de *L'Énéide* et du *Théâtre* de Racine, qu'il connaît parfaitement.

Et, tout à coup, cet homme au visage glabre et même austère, de Président de Cours d'Assises, (on l'imagine bien sous la pourpre et l'hermine), de déclamer ainsi, de chic, quelques vers célèbres de *Bérénice*. Il ne fut pas le seul, plusieurs personnes dans le public, – des dames surtout – l'accompagnèrent dans une sorte de chœur sympathique.

Jeune homme, il s'intéresse à Machiavel, (ou le triomphe de la fourberie), à Tocqueville, (le démocrate malgré lui), et à Raymond Aron qui, le sait-on ? rendait compte des livres qu'on lui envoyait sans les lire tout d'abord ; il ne les ouvrait qu'une fois son article ficelé, afin de vérifier si son amour de l'indépendance ne l'avait pas trop éloigné du sujet traité par l'auteur...

Par ses activités professionnelles, M. Jacques Franck fut amené à fréquenter le milieu des théâtres, par le truchement notamment des fameuses Tournées Karsenty. Il a vu jouer Sacha Guitry, Jean Marais, il a touché la main de Marlène Dietrich. Il a fréquenté Béjart, Martha Graham, la pionnière de la « Modern Dance »... Du côté de chez les écrivains, il a rencontré

SOIRÉE DES LETTRES

Mauriac, Jean d'Ormesson, O. P. Gilbert, le romancier de la mine et du Pays Noir, injustement méconnu dans notre pays, Charles Bertin, Georges Sion, Daniel Gillès, (sur la recommandation de qui, ceci dit par parenthèse, nous pûmes rencontrer à Rome, Alberto Moravia, pour le «*Journal de Charleroi*», que dirigeait un autre grand lettré, Jacques Guyaux), Suzanne Lilar, qui habitait à Anvers un splendide hôtel de maître, où elle organisait avec son mari le ministre Albert, de renommés concerts classiques. C'était en un temps où les francophones de Flandre étaient assez nombreux pour légitimer la parution du «*Matin d'Anvers*» et du «*Courrier de Gand*», que dirigea notre éminente amie Nicole Verschoore.

Le baron Jacques Franck se dit un homme du 20ème siècle. Le 19ème pour lui a pris fin après la Seconde Guerre mondiale et la disparition des chevaux de notre vie sociale ; le 20ème fut le siècle de la mécanisation, (les bulldozers ont remplacé l'homme à la pioche qu'ils ont envoyé au chômage) ; le 21ème est né d'aujourd'hui, avec la généralisation de la technologie digitale, bénéfique pour quelques-uns mais désastreuse pour d'autres, qui verront s'y perdre leurs moyens d'existence. Le baron Franck ne se sent pas à son aise en ce siècle poignant... et qui nous poindra...

*

Nous aurions aimé écouter davantage le baron Jacques Franck, mais il n'est meilleure compagnie qui ne se quitte.

Madame Anne-Michèle Hamesse, Présidente de l'Association des Écrivains belges, laquelle les avait accueillis, avec sa grâce habituelle, pria les participants de la suivre, pour le traditionnel vin d'honneur, au salon des vitrines, où sont exposés sous bonne garde les ouvrages précieux de nos grands écrivains.



Photographies par Mireille Dabée.

Jean-Michel AUBEVERT, *Lettre à un jeune paroissien*, Journal d'un retour, Mont-Saint-Guibert, Éditions Le Coudrier, 2016.



Une autobiographie en prose poétique, massive et rebelle : voilà sans doute l'une des définitions possibles de cet ouvrage inclassable par le ton, le style et les thèmes.

Aubevert, après tant de recueils légers, graves, sur la nature, l'amour, se dessaisit ici de son habituel rivage pour s'enfoncer (le mot n'est pas exagéré) dans les affres d'un passé familial, dont les peaux encombrantes assiègent encore sa trop précise mémoire.

Le voilà donc aux prises avec une mère, une reine mère toute puissante pour enjoindre à la suivre séance tenante sur tous les terrains choisis exclusivement par elle : chasteté, religion, obéissance. Cette reine mère a un autre fils, a un mari qui cède et obtempère, a de fortes relations dans les institutions pour qu'on la suive à la lettre. Dans ces conditions, l'enfant, l'adolescent ici décrit souffre, autant de dire non que de tenter de se rebeller, tant la pression matricielle est forte.

Ce livre est la libération ultime, superbe, d'une attache insupportable : pourtant que de mères haïssables en littérature (Renard, Hervé-Bazin, P. Perrin...), et aucune aussi virulente que celle décrite dans ces pages, qui ne sont pas roman, toujours prête à l'insulte, à l'invective, à l'humiliation, à la compromission ! Cette mère-là vous vendrait tout cuit son enfant pour être sûre d'être dans le droit chemin d'une église qui n'a de catholique que le nom à l'entendre abuser comme elle le fait, femme excessive, priant pour l'église de tous ses vœux injustes et fascistes (elle imposerait le silence au pape même ; elle s'emploierait à fouler aux pieds toute décence).

Le poète se déchaîne à bon escient contre la religiosité, l'hypocrisie, la censure sexuelle, l'imposition parentale, les conventions, le moralisme de bazar, et surtout sur l'éducation abusive de certains parents omnipotents et dangereux.

Les parents ne sont pas les seuls en cause et contestés : l'adolescent est victime de Monsieur, professeur qui abuse, et non pas au grand dam des géniteurs : la mère lui fournit comme sur un plateau d'argent le fils, pour éviter qu'il ne fréquente des filles et ne tombe dans la luxure ! La

LECTURES

.....

charge contre les pédophiles est aussi aiguë que celle qui combat une église d'arrière-garde et ses grenouilles de bénitier !

On est, à chaque page, happé par l'intensité descriptive qui prévaut à ce qui s'aligne sous nos yeux : la brutalité (et même psychiatrique, puisque l'adolescent sera interné) d'une époque (fin des années '60) prompte à pointer les renégats, à surligner ceux qui dérogent aux lois imposées en matière de morale sexuelle.

Le gourmet de style s'en donne à cœur joie et multiplie les aphorismes, les citations rebelles, les phrases assassines :

La mère était fermée à toute évolution ; son agressivité était viscérale. La liberté semblait être son ennemi personnel. (p.13)

J'aimerais que les étoiles me montent aux yeux...(p.24)

Un cœur se débonde pour qu'une âme s'éveille. (p.40)

Je grandissais à reculons, la mère dans les pieds, sous le dédain du père. (p.47)

Famille, vous êtes psychiatrie. (p.108)

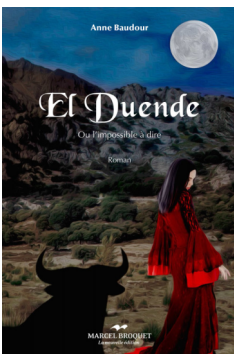
Les parents étaient le problème dont il fallait me départir pour m'appartenir.(p.152)

...

On pourrait à l'envi recenser des centaines d'exemples : la liberté d'écrire – enfin – sur un sujet brûlant qui a ruiné une grande part de ses belles années donne des ailes, poétiques, psychologiques, philosophiques, à ce lettré de haut vol, dont il conviendra de dire un jour qu'il est l'un de nos meilleurs poètes.

Philippe Leuckx

Anne BAUDOUR, *EI Duende* ou l'impossible à dire, Québec, Éditions Marcel Broquet, 2016.



Le roman s'ouvre sur un accident de voiture. Le chauffeur, un torero célèbre, est tué sur le coup ; sa passagère et épouse est transportée dans un état critique. Elle est plongée dans un coma dont elle ne sortira qu'au bout de l'histoire.

Entre-temps, nombre de découvertes viendront relever l'intérêt de l'anecdote. Pour l'heure, un policier local fait son enquête. Doué d'une intuition rare, il pressent un drame en arrière-fond de ce fait divers apparemment banal. Il y sera mêlé de façon inattendue. Mais n'en disons pas davantage.

LECTURES

.....

Indépendamment de l'anecdote, ce roman est une Ode à l'Espagne de Prosper Mérimée et de Georges Bizet. C'est l'Espagne du soleil, des terres ocre, du sang, de l'amour, de la magie, de la sorcellerie, des cabales et de la tauromachie.

Disons-le tout net, nous ne partageons point la mystique de la tauromachie, union sacrée de l'homme et de la bête ; nous y voyons un art de tuer pour le plaisir, qui ne nous conforte point dans l'honneur d'appartenir à l'humanitaire.

Mais passons ! Et insistons bien plutôt sur la bonne tenue de ce roman, le souci très apparent d'écrire bien, et le bon goût ayant préservé l'auteur du piège d'un romanesque mièvre auquel courait le risque de mener un roman dont l'un des arguments est l'amour passionnel sublimé par le sacrifice. Soulignons enfin le naturel de ton de l'auteur jusque dans les propos apprêtant à la licence.

« – Est-ce que c'est vrai que les toréros jouissent pendant la corrida ?

La crudité des propos d'Amaranta Sepulveda désarçonna le jeune homme.

Elle éclata de rire.

– Vous rougissez. Est-ce que l'unique femme pour un toréro, c'est le « torro » ?

L'esprit vif de la jeune fille charma Jose Robera. Il devinait chez elle un savoir érotique instinctif.

– C'est vrai que j'éprouve un plaisir curieux lorsque le « torro » frôle mes parties. On dirait la caresse d'une femme nue. Il arrive parfois que le toréro, après une grande « faena », soit enivré de volupté. Alors il sent une tache humide dans son entrejambe et c'est seulement à ce moment-là qu'il comprend qu'il a éjaculé. »

Concluons : voici un premier roman qui est un bon début dans la carrière.

Marcel Detiège

LECTURES

David BESSCHOPS, *De Ménage et de Fantaisie*, Mont-Saint-Guibert, Éditions Le Coudrier, 2015.

Claude DONNAY, Ressac, Bruxelles, Éditions M.E.O, 2016.

Dix-huit années séparent le cadet de l'aîné. Voilà deux poètes bien différents par la voix, le ton, le style, les thèmes, et pourtant, à les lire, on sent combien le travail de poète les pousse à se dépasser.

Un peu en marge, tous les deux, sans doute pour emprunter des sentes peu fréquentées.

David Besschops éructe, blasphème, crie, désarticule, conjoint la douceur et la barbarie ; Claude Donnay tutoie la femme, le silence, la nature, le temps de la maturité.

Deux livres récents éclairent leur parcours.



• BESSCHOPS

« *De ménage et de fantaisie* », publié au Coudrier (114p., 16€, illustrations – très belles – de Jean-Pierre Ransonnet) , confirme le talent rebelle d'un poète marqué au sceau des crudités et vérités infernales à proférer pour ne pas finir dans le lénifiant.

Il y a chez ce poète de près de quarante ans (il est né en 1976) une virulence, une liberté, une confiance dans l'écriture-scalpel qui en feraient rougir plus d'un : il se permet tout dans le corset de poèmes brefs mais qui vocifèrent, lézardent les conventions, bousculent les tièdes, les vœux pieux et familiaux. Besschops,

c'est Michaux marié à Arrabal, mâtiné de Bernhard et d'Artaud.

Le sexe, la sensualité, le regard coupé de tout moralisme offrent des saynètes langagières qui tirent tout leur suc de conjonctions inouïes :

*Creuser Œdipe à la cuillère Un
Tunnel en celle qui m'a conçu
Fuyant ce que les mots char-
rient J'entre en toi dans la
locomotive de l'essoufflement*

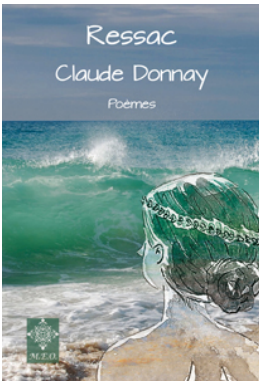
LECTURES

.....

Ces poèmes heurtent, choquent, ramassent des matières rarement évoquées, inceste, zoophilie; le voyeurisme, le sang, la chair crue, le foutre traversent des contrées étranges, des familles décomposées, des zones singulières où une « chatte » ne retrouverait pas ses rejetons. La poésie de Besschops, qu'on en juge, n'est pas un condensé de lait sucré à la guimauve. Chez elle, ça suinte, ça crie, ça jouit.

Les aventures de Rouflandre, au pays des coïts, des rencontres, des corps pris entre « effondrement » et « dérélliction lascive ».

Un programme personnel, audacieux, et forcément étrange comme la voix authentique d'un poète rare.



• DONNAY

« Ressac », édité chez MEO (56p., 13€) comporte 51 poèmes en prose qui relatent ce qu'est la vie poétique d'un homme, ouvert à la vie, à l'image de ses vers-phrases qui viennent « d'un même pays, d'une même source, d'un même ventre ».

Il s'agit d'énoncer la lumière, le jour « qui dérive fugace », le « temps (qui) clapote contre une coque en cale sèche », le « parfum de café (qui) réveille d'un sommeil sans faille les amants ».

Une science des instants à sauver parcourt le cœur, le corps de ce poète (né en 1958), fidèle à des thèmes qui coulent de source : le fleuve proche, la femme aimée, l'érosion des jours, l'espoir d'en connaître encore, dans ce flux de prose qui est aussi symbole de fluidité, de « joie », à l'instar du « vélo (qui l') allège », à l'aune des « attaches de la terre et les ailes battantes du ciel ».

L'on sent l'énergie battante : les poèmes se suivent, s'engendrent, reflètent un tempérament apte à saisir « toute une vie en filigrane », cette « ivresse » de la liberté.

Mais, sans tomber dans une langue naïve, le poète repère les failles, les coupes, les nuages gris, les hésitations. Et c'est ce qui donne son prix à cette poésie très fluide, très personnelle, axée sur le regard, la musique « d'une voix dans l'oreille », forcément partageable :

La mer porte mon âme, la mer porte mon ombre dans un sac d'écume.

...

Le voyageur se fie à ses sandales pour trouver le chemin.

...

On lance des mots pour en entendre l'écho au fond du ventre.

LECTURES

Ce livre décrit bien l'itinéraire de patience d'un écrivain discret, passé maître dans l'énonciation de ses ferveurs, de ses craintes, et sa modeste présence :

« L'homme qui sait ralentit le pas pour que la lumière touche son épaule ».

Philippe Leuckx

Isabelle BIELECKI, *Petite moisson pour cent interprètes*, Mont-Saint-Guibert, Éditions Le Coudrier, 2016.



Dire d'abord qu'il s'agit d'un recueil de textes rédigés par l'auteur, illustré de dessins autour de ses textes, dans le cadre d'un atelier de création.

Quant aux dessins, je laisse à de plus pratiquants que moi dans ce domaine d'en juger : ce n'est pas celui de ma compétence.

Simple et sans prétention, je me laisse prendre à l'invitation des poèmes. Ils sont autant d'incitations à sourire, à rêver, à lever le pied, d'aventure, à méditer à ces présents du quotidien qui nous fournissent un remède aux actualités.

Aussi le meilleur éloge que je puis leur rendre, m'inscrivant à leur

atelier, est d'y céder moi-même en me glissant dans la forme poétique qu'Isabelle a initiée. Quel meilleur hommage au poète que d'en être inspiré !

Voir, dis-je, le prêtre

Élever la pâle hostie

Et se dire :

Qu'on adore la lune

Le soleil est l'étoile.

Voir que le ciel

Est bleu

LECTURES

Et lui dire :

D'où te vient que le soleil

Te rend si bleu ?

Caresser un corbeau

Dans le sens des plumes

Et lui dire :

De quelle tête d'enterrement

As-tu appris à voler?

Caresser un cerveau

Dans le sens de l'opinion

Et lui dire :

Caricole,

D'où te vient ton école?

Voir un saule

Pleurer sur son reflet

Et lui dire :

De quel étang

Es-tu l'eau?

La poétesse me pardonnera de m'être inscrit à sa table de poésie.

L'inventeur des *stichous*, qui sont plus chou que moi, quoique... mais non moins ludiques, a imaginé une forme fixe que caractérise sa souplesse, entre Russie et belgitude. Chacun à mon exemple, bien que, je l'avoue, étant moins consensuel, je les aie un peu subvertis, se plaira à les découvrir et à les illustrer, ainsi que d'un rigide sonnet, on peut habiter la forme.

À recommander et à mettre dans toutes les mains, ce bonheur de lire qui ouvre l'appétit à écrire. C'est là un agréable cocooning poétique, un tréteau d'images, une respiration dans un temps qui ne ménage aucun, ni temps, ni personne ! Un atelier de rencontres où lire s'invite à la conversation d'écrire.

Lisons léger quand le changement promet l'éphémère. Et peut-être, plutôt que de servir les mots dans un mouchoir, faudrait-il se répandre sur Internet en nappe d'huile ? Une plume, l'aile

LECTURES

s'en empare, vol de nuit ou ciel de lit.

Si l'on parle en ces lieux, c'est au ciel, au nuage, aux regards et aux mages.

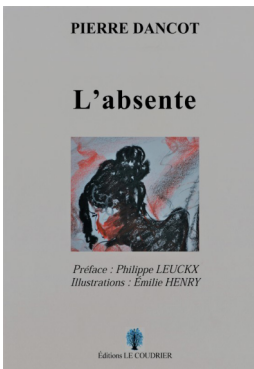
Qu'on me permette de citer Isabelle, page 48 :

*Répéter sale temps
Comme tout le monde
Et se dire :
Au-dessus des nuages
Le soleil joue à saute-mouton.*

On ne fait pas que d'y parler; je crois bien qu'on s'y berce. Qu'un rayon perce les nuages, on en voit le corset; d'entre les mailles s'ouvre une page blanche. En ces lieux privilégiés, les pluies sont douces et chacun trouve table ouverte au cadran solaire.

Jean-Michel Aubevert, 6 décembre 2016

Pierre DANCOT, L'absente, illustrations d'Émile Henry, préface de Philippe Leuckx, Mont-Saint-Guibert, Éditions Le Coudrier, 2016.



Ce sixième livre de poèmes d'un auteur né en 1971, qui publie depuis 2000, et que je considère comme l'un des meilleurs espoirs de la jeune génération poétique (celle de ce début XXIe) avec Pierre Warrant et David Besschops.

Voilà un poète qui n'écrit pas, vraiment pas, pour "passer le temps" ni se faire un nom ni occuper l'avant-scène mondaine. Ses poèmes sont la preuve clinique, entomologique et existentielle d'un être qui vibre, sent, enregistre les menus scintillements d'un corps, d'un cœur, d'une âme.

À force de lucide chagrin, le poème consigne l'innommable, ce que tout gars normalement fuit comme la peste, énumérer le blanc, le vide, l'échec, la gêne, la souffrance, l'absence, le repli, la peur de ne plus être aimé ni d'aimer, le froid, l'enfance terrible qui l'innerve :

"ta douceur posée sur mes saccages"

ou

LECTURES

.....

"pour traduire ma honte dans toutes tes langues"

ou

"mes lèvres dans tes paumes sèches"

L'univers de Dancot se transcrit selon un lexique hautement personnel : crâne, froid, enfance, blessure, pleurs...

Il y a un ton Dancot, ce Pavese hyperlucide, qui laisse tomber cette chute, terrible, terrifiante de justesse :

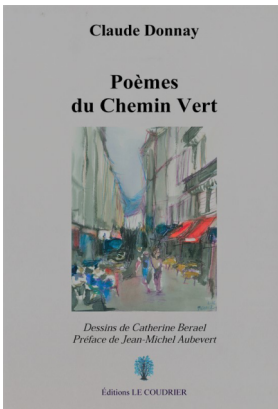
"On ne m'a dit que la peau des choses".

Les illustrations ajoutent à cette blessure insigne : une palette de "sanguines" grisées, comme des biffures au crayon noir sur une paroi de grotte ou de salle souterraine romaine...

Un très très beau livre.

Philippe Leuckx, pour "TEXTURE"

Claude DONNAY, Poèmes du Chemin Vert, illustrations de Catherine Berael, préface de J.M. Aubevert, Mont-Saint-Guibert, Éditions Le Coudrier, 2016.



Ce dix-septième recueil croise la ferveur et l'amour : engouement pour une ville, chérie, qu'on arpente avec légèreté; amour partagé avec lyrisme pour cette compagne que chaque promenade dans la ville hausse au statut envié de bonheur enivré, fait de corps, de mains qui se découvrent, de trouble qui, de rue en rue, de lit en été, tisse autour des amants « une main d'huile que mon cœur guide entre les feuilles », « un infini » qui « touche à la vérité ».

Ces poèmes en prose ont le délié du souvenir-moteur qui emmène, « ramène » « vers des rues de paroles tendues entre les immeubles comme des lessives napolitaines ».

Le poème nourrit et les amants promeneurs « parlent une langue de vin blanc », « boiront la nuit à même nos peaux » : ailleurs « on repart nomades d'une ville où les rues sont des sentiers peuplés d'archers amoureux ». Les flèches, comme tirées d'un film de Cocteau, symbolisent suffisamment le dieu amour, lyriquement décliné, « dans l'ombre des cuisses », « au désir nu ». Parfois même, le poème pousse les draps et nous révèle des corps au plus chaud du désir : « à déglutir le jour dans ses organes par saccades ». La pudeur, plus souvent, énonce avec poésie

« la chair (qui) garde sa lumière d'orange ».

Dans une page très belle (p.62), le poète mosan s'enflèvre :

« Les autres hommes ne portent pas mon amour. Je le lis dans leurs yeux sans même les regarder.

Moi j'ai le goût de tes seins sur ma langue »

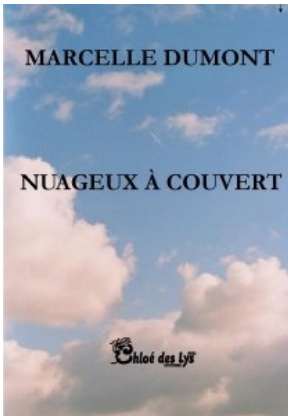
« Les autres hommes ne portent pas mon amour, ils marchent dans un désert sans le moindre puits et le ciel garde le silence d'un suaire » : on n'est pas loin de Souchon et de « Au ras des pâquerettes » où seuls les amants s'élèvent, le « cœur léger ».

« Le Chemin Vert » du titre dresse une topographie parisienne, à hauteur du « boulevard Voltaire » et des terrasses où il faisait bon flâner avant ce mois de novembre 15, meurtrier, assassin.

Un beau périple, où la rue porte, et le temps reste « suspendu à tes lèvres vierges ».

Philippe Leuckx, pour « *TEXTURE* »

Marcelle DUMONT, *Nuageux à couvert*, Barry, Éditions Chloé des Lys, 2016.



Des nouvelles ternes, grises, non de par leur style, qui ne l'est nullement, mais par le contenu, qui est à l'image de la vie de bien des gens. Le quotidien, qui n'est pas toujours drôle, l'amour, qui n'est pas toujours heureux, avec çà et là un rayon de soleil... Mais le tout, introduit et narré avec un sens consommé du récit. Marcelle Dumont sait créer un décor, un environnement qui donnent déjà l'atmosphère du récit.

Mais elle ne se perd pas en circonlocutions, elle entre dans le vif du sujet. Ainsi, il y a dans la première nouvelle, le portrait d'une vieille qui n'est pas loin de la Dame de Pique de Pouchkine. Plus loin, p.30, un parallèle entre un vieillard et un bébé qui n'est pas triste non plus. Elle ne recule pas devant l'évocation des détails les plus précis, les moins ragoutants.

Nuageux à couvert, le titre fait un peu songer à l'expression courante en Wallonie, « Le diable marie ses filles », lorsque le soleil luit au milieu de la pluie. Ainsi sont faites nos vies... Ainsi, p.51, une historiette toute simple, dans le livre d'une fille d'autrefois. Thème essentiel : l'amour, sur un fond de gris. Riant, puis triste.

Les objets, eux aussi, tiennent un grand rôle, dans ces récits : ainsi, la charrette du marchand de

LECTURES

.....

glaces, dans *Un duel*, p.73. Ou encore la douche, p.141. Et cela donne au récit une allure assez moderne. Dans *Un drôle de couple*, ce sera le milieu artiste, la tromperie, deux solitudes qui se côtoient. Et, p.113, dans *En pente douce*, nous noterons la présence fréquente des malades, des grabataires. La Femme et la Mort, personnages essentiels de ces tapisseries. Les querelles de ménage. Tout le gris. Cette femme qui croit que c'est son père qui est mort, et non son mari. Les fantômes.

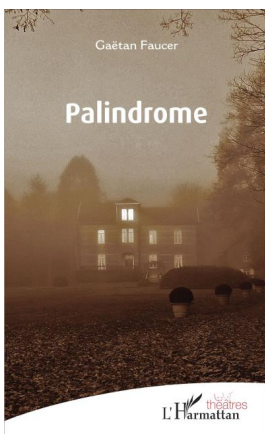
Comment l'amour-passion, ou les autres formes de l'amour, viennent-ils s'intégrer dans les solitudes grises de la vie quotidienne ? Et puis, le retour fréquent des fantômes, des fantasmagories...Les êtres humains s'agglomèrent comme des atomes pour former des molécules.

Il y aura encore cette affection d'une vieille femme pour un jeune orphelin, et l'histoire des bijoux, et la maladie d'Alzheimer. L'amour et la vieillesse... Et, dans la dernière nouvelle, un adultère médiocre qui débouche sur un crime crapuleux.

Pourrait-on dire avec Aragon, en conclusion, qu'il n'y a pas d'amour heureux ?

Joseph Bodson

Gaëtan FAUCER, *Palindrome*, Paris, Éditions L'Harmattan, collection Théâtres, 2016.



Au début on ne se méfie pas, on entre dans la pièce de Gaëtan Faucher comme on entame une partie de *trivial pursuit*, avec gaité, on se dit que c'est ludique et qu'on va passer un bon moment.

L'auteur a planté un décor mystérieux : un vieux manoir, une héritière s'y installe pour humer l'atmosphère.

Au début la jeune fille n'a pas peur, elle a emmené avec elle des provisions de thrillers, et une bonne dose de désinvolture.

Tout semble calme, on sourit : *ce café est tout ce qui se passe dans cette maison...* se dit Ana.

Mais peu à peu l'ambiance s'alourdit, une présence mystérieuse se manifeste, on sent comme un décalage de réalité.

Faucer nous transplante, l'air de rien, dans un monde fantastique.

Le manoir qu'on pouvait prendre au début de la pièce pour un décor de Walibi se fait plus irréel,

LECTURES

.....

plus fantômatique, la réalité nous échappe et se remplace insidieusement par une autre, peuplée de fantômes, de secrets de famille et d'histoires inavouables.

La vie et la mort se livrent à des chassés-croisés inquiétants.

Plus l'étau se resserre et plus on se demande s'il s'agit bien d'un jeu.

L'air se fait irrespirable jusqu'au bout de cette pièce envoûtante et divertissante.

Le réel et l'irréel se font face, se confrontent et se confondent en un palindrome théâtral aussi original que troublant.

Anne-Michèle Hamesse, novembre 2016

Geoffrey FIERENS, Air vol, Tilly, Éditions Acrodacrolivres, 2014.



C'est l'histoire de l'enfant Paul, un orphelin de père, pilote d'essai, mort après que son aéroplane se soit écrasé au bout d'une acrobatique figure aérienne. L'enfant s'est promis de venger ce père qu'il admire, et que le sort a prématurément ravi à l'affection des siens. Il décide de prendre sa place et de le faire revivre dans sa passion à travers lui devenu à son tour aviateur. Dans l'attente de l'âge qui lui permet d'entrer dans une école d'aspirants, Paul propose à Louis, son copain, de fonder ensemble une compagnie d'aviation, qu'ils nommeront «Air-vol». Les bicyclettes qu'ils enfourchent fougueusement leur tiendront lieu de machines volantes. Les voici, donc, qui se lancent sur les pistes longeant la savane, (le roman se déroule

en Afrique centrale), pour se donner à coups de pédales éperdus la sensation au bout du chemin de s'envoler par-dessus l'horizon. N'est-ce pas une originale idée que ce rêve d'enfant comme système de roman ? Un premier roman, gros de 372 pages, ce qui n'est pas mazette ! Le rêve de l'enfant n'est pas tout le roman, certes, mais c'est ce qu'on en retient principalement, car entremêlé à la vie des adultes, celle-ci paraît en regard bien fade : une mère, veuve, souffrant dirons-nous de « bovarysme » (c'est une pathologie inspirée de la célèbre Madame Bovary, qui consiste à être mécontent de soi, des autres, de sa destinée, et à tout faire pour s'en abstraire ; à

selon ce compte nous sommes nombreux à souffrir de bovarysme...). Un second mari, beau-père de l'enfant, homme d'affaires affairé, comme de juste, et que la mère n'aime pas, et que l'enfant Paul n'aime pas davantage, et qui lui-même, le parâtre, se montre indifférent à l'enfant. Les parents de Louis ne valent guère mieux : une mère élégante, mais effacée, sorte de Femme forte de l'Évangile dévouée tout entière à son mari qui ne la mérite pas. Celui-ci, enfin. Un ploutocrate dont la fortune consolide et favorise les pulsions génitales,—il plante là où il trouve —; ce qui nous vaut quelques priapées se témoignant de la compétence de l'auteur en matière de « zones érogènes » de la femme, comme parle le Larousse médical... Un tel savoir n'est pas négligeable ! Ajoutons que ce roman qui se déroule avec en arrière-fond le colonialisme, et qui se lit agréablement, est écrit dans un bon petit style (1) qui n'attend que d'acquérir du caractère lorsque l'auteur, qui est jeune, aura pris de la patine.

(1) « Nous ne sommes pas exigeants nous les jurés du prix Goncourt, nous disait, un jour, Armand Lanoux, nous ne désirons lire que de bonnes petites histoires dans un bon petit style ». C'était faire la « figue ». Car l'éminent Académicien Goncourt écrivait supérieurement.

Marcel Detiège

Anne-Michèle Hamesse, *Ma voisine a hurlé toute la nuit*, Amougies, Éditions Cactus Inébranlable, 2016.

Anne-Michèle Hamesse
Ma voisine a hurlé toute la nuit
Nouvelles



Dix portraits de femmes. Je me cale sur la banquette d'un bistrot, ce sera cool, je me dis. Le livre est léger, quatre-vingts pages, une récré. Lorsque j'ai acheté le livre au Grand Curtius de Liège (4ème Salon des petits éditeurs) voici quelques heures, je n'ai pas regardé la couverture, non, pas du tout. C'est le titre « *Ma voisine a hurlé toute la nuit* » qui a attiré toute mon attention. Il me semblait que je l'entendais crier, cette voisine. Et puis ce nom, Anne-Michèle Hamesse. Jamais rien lu de cette auteure, je ne connais Anne-Michèle Hamesse qu'en tant que présidente de l'Association des Écrivains belges de Langue Française. L'envie me prit donc de découvrir l'écriture de cette auteure publiée plusieurs fois aux éditions

Luce Wilquin. Bien calée sur la banquette, je triture « *Ma voisine a hurlé toute la nuit* » et pan,

LECTURES

.....

mes yeux se rivent sur la couverture. Dans une semi-obscurité, une main féminine, un dos dénudé, quelques centimètres carrés d'une lingerie fine et de couleur noire. Cette photo est signée Claire Veys, auteure elle aussi puisqu'elle a publié un roman, *Dizzy*.

Dix portraits de femmes, des nouvelles. Première nouvelle, « Loterie ». J'ai envie de zapper l'histoire de cette paumée recueillie par sa sœur et qui gagne à la loterie mais je continue quand même et là, là, stupeur, ces dernières lignes, elles m'interpellent. Du noir de noir. Je relis le texte en entier, de la première jusqu'à la dernière ligne. Une écriture stylée, vraiment. J'oublie de siroter la Leffe que le garçon, silencieux devant ma totale immersion, vient de me servir. Car les neuf autres nouvelles sont du même acabit que cette « Loterie ». Des femmes écorchées, des femmes malheureuses dans leur mariage (ou leur célibat) ou des femmes qui donnent l'impression de vivoter plutôt que de vivre, d'être à côté de leur vie, oui, c'est ça, de vivre une vie à côté de leur vie. Mais croyez-moi, lorsqu'on lit ces dix portraits de femmes, on a envie de se secouer et de radiographier tout ce qui nous entoure. Elle est si courte parfois, et si bête aussi, cette vie. N'est-ce pas ? N'est-ce pas ?

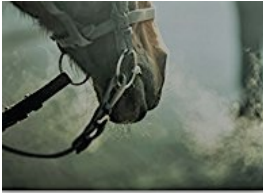
Avec des mots justes et très bien aiguisés, l'écriture d'Anne-Michèle Hamesse est moins innocente qu'il n'y paraît. Les psychés des individus sont creusés, découpés, ciselés. Les caractères sont façonnés et je dirais même sculptés car on les imagine fort bien, ces femmes aux destinées chaotiques qui laissent supposer des pertes, des manquements, des souffrances, des amputations, des meurtrissures. Des océans de silence et des flaques de non-dits. Un silence pousse parfois un cri strident, le saviez-vous ? Une contradiction ? Oui, sans doute. Il en va d'ailleurs de ces contradictions dans chacun des textes de ce livre. Leur chute n'en appelle pas nécessairement à la raison ni à la logique. Et c'est pourquoi ces dix textes, je ne vous les détaillerai pas. Je vous les laisse découvrir.

Mon coup de cœur cependant pour « Le papier gris ». Cerise, elle s'appelait Cerise. Un portrait de femme tout en finesse. Et quelle subtilité dans l'écriture d'Anne-Michèle Hamesse pour donner de la vie et de la tolérance à une histoire d'amour entre deux femmes.

Carine-Laure Desguin, novembre 2016

LECTURES

Jean-Pol HECQ, *Georges et les Dragons*, Avin, Éditions Luce Wilquin, 2015.



Jean-Pol Hecq
Georges et les dragons

ÉDITIONS LUCE WILQUIN

Le premier roman d'un journaliste culturel de la RTBF/Radio Première qui est l'un des derniers à sauver l'honneur de sa profession. Un type épatant qui voue sa vie à nous révéler des trésors, à nous faire réfléchir, à nous ouvrir. Quelqu'un qui participe d'un mieux-être du monde dans lequel nous vivons. Un homme charmant, qui plus est.

Mais voilà. Ça ne veut pas dire que son livre... Donc, comme avec toutes ces personnes qu'on a aimées/estimées avant de les lire (cf. Arnaud ci-dessous, Jean Jauniaux), appréhension ! Illico levée ! Car ce premier essai romanesque est une réussite.

C'est vraiment bien écrit sans être ampoulé, tarabiscoté, non, c'est très fluide, vivant tout en étant travaillé, raffiné. Quant au récit... Nous en sommes en 1927 et un mystérieux Hollandais déambule à travers le Borinage en quête d'indices sur le devenir d'un prétendu cousin, Georges, disparu durant la guerre et, plus précisément, au sortir de la très énigmatique bataille de Mons, où, dit-on, Saint Georges et les archers d'Azincourt (sic!) seraient venus au secours des Britanniques sur le point d'être anéantis par les Allemands. Plus qu'une légende ! Car l'objet de déclarations multiples et concordantes, d'une mise en récit par un grand écrivain, Arthur Machen.

L'opus a donc des allures policières, un parfum de fantastique et d'aventures. Mais on a surtout apprécié la remarquable (et jamais pesante !) reconstitution de la guerre de 14-18, les informations décapantes qui balaient des lieux communs, surprennent. L'ouverture humaniste sur la marginalité. Avec Maximilien Jelgersma, nous rencontrerons en sus quelques fameuses personnalités : le magnifique écrivain Stefan Zweig ou le cinéaste Joris Ivens (en repérage pour son film *Misère au Borinage*).

Jean-Pol Hecq a offert au Borinage un roman qui lui rend hommage et qui restera à mon avis une référence. On tient là à coup sûr un des livres les plus équilibrés et réussis de la production belge de ces deux dernières années. On n'est pas loin du classique atemporel. Manque peut-être un zeste d'intensité pour transcender le tout. Mais c'est le disciple d'Ellroy qui parle, habitué à s'abandonner à des torrents, des chutes, des volcans. Jean-Pol Hecq a choisi une voie plus feutrée. Elle en ravira beaucoup.

Philippe Rémy-Wilkin

Louis SAVARY, *Maintenant que je suis un vieux singe*, Saint-Estève, Éditions Les Presses Littéraires, 2016.



Louis Savary qui donne dans l'aphorisme depuis un nombre plus que certain de recueils trouve le moyen de se renouveler à chaque fois. Avec le plus récent : *Maintenant que je suis un vieux singe*, il ne déroge pas à cette règle. On le lit toujours avec plaisir, le plaisir de partager sa sagesse. En affichant ce titre, il ne se fait pas de cadeau. Mais nous savons depuis longtemps que notre poète ne manie pas la langue de bois. Vieux sans doute ! Personne n'y échappe, mais son esprit, son humour, sa tendresse nous apprennent beaucoup. Vieux singe peut-être mais qui sait les mots percutants qui nous touchent : « L'homme qui ne sait que

singer / la parole d'autrui / ne mérite pas qu'on l'écoute. » Ce n'est jamais son cas.

On retrouve chez notre poète les thèmes récurrents qu'il manie avec bonheur. L'amour bien sûr, l'essentiel peut-être. La belle poésie qu'il nous délivre en l'évoquant ! « *quand je reviendrai de mon absence / je m'arrangerai mon amour / pour te ramener / du temps perdu* ». Avec Savary, il faut toujours pousser la réflexion plus loin, se livrer même à la méditation : il excelle à nous y inciter : « *la maison / où nous avons choisi de vivre / est enceinte de notre amour* ». Ou encore : « *je finis par ne plus savoir / pourquoi je t'aime / j'essaie de comprendre la réciprocité* ». Il a toujours le mot pour nous surprendre. Et la lucidité n'est jamais absente : « *le pire mon amour / c'est que bientôt / nous serons là-bas / où personne ne se retrouve* ».

Et l'écriture ? À chacun de ses recueils Louis Savary se présente devant le miroir, car l'écriture est bel et bien miroir de soi. « *je ne crois pas tout / ce que j'écris / mais tout ce que j'écris croît (sic) en moi* ». « *j'ai toujours écrit à l'instinct / comme un clébard / qui marque son territoire* ». C'est beaucoup dire de l'écriture ! C'est dire qu'elle est essentielle, que le poète, s'il s'abstenait de livrer, délivrer, ses mots, amputerait sa vie. Instinct peut-être mais pas n'importe quoi : « *j'incite mes mots / à défier tout diktat / au risque d'y laisser / ce qui me reste d'énergie* ». Le poète ne doit en aucun cas aliéner sa liberté, écouter les sirènes médiatiques qui clament la façon dont il faut écrire. Autrement, il se renierait : « *par principe / je ne lâche*

LECTURES

.....

plus mes mots / que sans muselière ». Le poète ne peut pas ne pas s'engager sur les sujets qui préoccupent notre monde. Il espère changer les mentalités : « *j'écris du bout des doigts / rien qu'à l'idée / de remuer vos tripes* ». Cela dit, il n'impose rien à quiconque car il sait qu'il n'y a pas de vérité absolue « *de toutes mes certitudes / c'est le doute qui l'emporte* ».

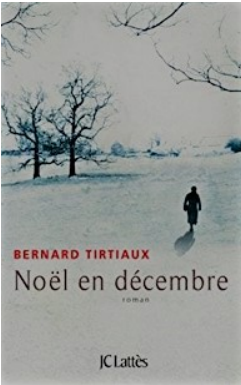
Et la poésie donc ? « *la poésie / c'est l'instinct de survie* », « *la poésie / n'a pas droit / à l'erreur* » et pourtant, la profusion de poésie nous empêche souvent de capter ce qui devrait marquer nos esprits. On se noie dans la multitude : « *n'importe qui / peut s'autoproclamer poète / c'est bien ça le drame* ».

Reste le temps qui fuit, qui nous emporte, qui fait de nous ce vieux singe dont le titre fait état : « *je serai mon dernier vers / celui qui ne m'aura pas dévoré* ». « *le pire jour de ma vie / je ne pourrai même plus / vous dire à demain* ». Louis Savary prend les choses du bon côté, avec un humour qui lui appartient en propre. Il fait avec l'écriture, ce que les peintres ont pu faire avec leurs *Vanités*.

Et le questionnement ? Le perpétuel questionnement de l'homme sur ses origines, son devenir, ses fins premières et dernières ? Le poète, en quelques traits incisifs nous fait part de ce qu'il pense, de ce qu'il nie, de ce dont il doute : « *Dieu est mort / le cauchemar est terminé* », « *tous mes chemins de croix / se rejoignent / à l'infini du néant* ». Il faut lire et relire Savary : ce sont des livres de chevet qu'il nous offre, c'est la philosophie de quelqu'un qui a bien compris la petitesse de l'homme, pour ne pas dire son insignifiance.

Louis Delorme

Bernard TIRTIAUX, Noël en décembre, Paris, Éditions J.C. Lattès, 2015.



Brassant la chronologie (de la guerre 14 à celle de 40) et les espaces (Belgique, Allemagne, Autriche), le septième roman de l'auteur du «Passeur de lumière» explore une famille en province de Liège, qui voit adopter pour de nombreuses années la petite fille d'une Berlinoise retournée en Allemagne, au moment du conflit. Luise est considérée comme une sœur dans cette famille nombreuse et le narrateur de ce roman, Noël, relate de son point de vue les aléas d'une longue histoire. De son apparition dans l'intrigue jusqu'à l'épilogue, on suit les traces de cette Luise qui va se distinguer par ses dons musicaux, nouer avec son frère d'adoption une relation amoureuse puis disparaître à la mesure

des événements qui perturbent durablement l'Europe d'alors.

Le titre renvoie aux nombreux Noëls fêtés en famille avec Luise ou loin d'elle. Noël est le personnage central, journaliste au « Soir », engagé avec son frère Léopold (un fort caractère toujours près de tomber dans l'illégalité) pour sauver à un certain moment la famille viennoise de Luise, juive et traquée par les Nazis.

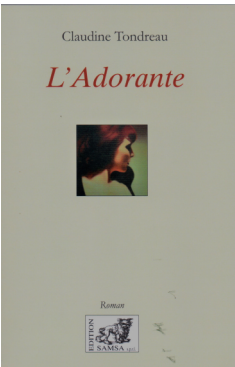
Le roman a le grand mérite de reconstituer avec beaucoup de réalisme et de documentation cette époque agitée, guerre, découverte des camps nazis, reconstruction.

À la fois historique, romanesque, joliment psychologique, le roman se lit à toute allure tant la fluidité de l'écriture et des événements prend le lecteur dans sa nasse. On retrouve intact le talent de l'auteur belge, décrivant cette époque par petites touches, sans jamais être démonstratif ni lourd.

Une belle réussite.

Ph. Leuckx

Claudine TONDREAU, *L'Adorante*, Bruxelles, Édition Samsa, 2016.



C'est un roman troublant qui vous plonge dans une réalité diffuse.

On ne sait plus bien à quoi se raccrocher, à une histoire ? À cette femme évanescence et mystérieuse ? Évoluant dans un décor mouvant, évocatrice de souvenirs épars.

Cette Hildegarde dont l'auteur nous parle avec une sorte de tendresse contenue, comme d'un rêve entrevu mais perdu, parti on ne sait où, venu d'on ne sait quoi, une sorte de poème écrit en souvenir d'une amie, une passante dont la vie a ému l'auteur et qui décide d'en garder trace en figeant ses sentiments dans un travail d'écriture.

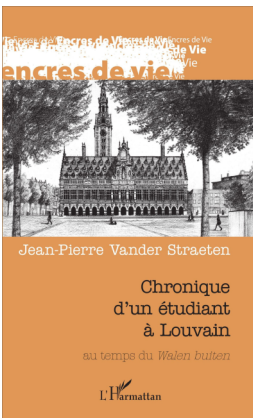
Il y a des reflets de souvenirs qui dansent au fil des pages comme sur de l'eau.

On se promène dans la vie d'une femme, on s'assied dans une vieille demeure, on prend des cours d'écriture, on se souvient d'Hildegarde et de ses malheurs, inceste et enfant mort, puis Hildegarde disparaît, s'estompe.

Cette apparence de réalité qu'est l'écriture pourrait bien n'être qu'un rêve qui s'évanouit, comme une femme craignant le soleil, est-ce cela qu'on appelle le réalisme magique ?

Anne-Michèle Hamesse

Jean-Pierre VANDER STRAETEN, *Chronique d'un étudiant à Louvain au temps du Walen Buiten*, Paris, L'Harmattan, 2016.



L'auteur, un ancien de l'Université de Louvain, raconte ce que fut sa vie d'étudiant durant les années soixante qui virent le *Walen Buiten* emporter derrière lui les dernières illusions belgicaines et provoquer ce « crime contre l'esprit » que fut l'expulsion d'une université par une autre. Tout en relatant les petits faits de sa vie quotidienne en «kot» et ses découvertes passionnantes ou ses expériences angoissantes, amitiés, premiers flirts, soirées, chahuts, blocus, secondes sessions, le tout pimenté par les échos de slogans rageurs condamnant les Francophones à l'exil et les nouvelles dramatiques déversées par la radio portable, l'incendie de l'Inno,

LECTURES

les atrocités au Vietnam, la mort du Che, la guerre des Six Jours..., le jeune étudiant de Waterloo nous livre en même temps une sorte de *Weltanschauung*, de rupture d'une conception du monde attirée irrésistiblement par une autre. Passer avec lui d'un référentiel traditionnel tout en ligne claire (style Hergé) à une société en mutation accélérée, déstructurante, révolutionnaire et individualiste (style Hugo Pratt) qui vient de connaître en vrac Mai 68, les premiers pas sur la Lune, le free jazz de Coltrane, la Nouvelle Vague de Resnais et de Godard, les mathématiques modernes de Papy et...la première des nombreuses réformes de l'Etat belge provoquées par le séisme qui déchire en deux une vénérable institution universitaire, vivre en direct et dans l'intime la petite histoire d'un jeune provincial avide de connaissances et d'expériences et en contrepoint la grande Histoire qui vous change le monde en quelques journées de feu et lanciers de bombes ou de pavés, voilà qui a de quoi faire réfléchir à la théorie du chaos universel qui nous concerne tous, à chaque moment de notre destinée. Le livre-témoignage de l'économiste s'achèvera, cinquante ans plus tard, par une bienfaitante bouffée d'espérance éprouvée dans un café new look de Louvain-la-Neuve, au cœur de cette étonnante cité qui a su relever un défi immense, refaire ailleurs, au milieu des campagnes boueuses, ce que la bêtise et l'obscurantisme ont brisé, une tranchée de kilomètres plus loin, de l'autre côté de la frontière : une Alma Mater moderne, dynamique, débarrassée de ses démons linguistiques, ouverte à tous et prête à apporter son grain d'humanité au milieu de la folie des hommes...

Michel Ducobu

Bernard Wesphael, *Assassin*, Liège, Éditions Nowfuture, 2016.



Écrit après une longue détention préventive et avant le procès d'assises, à Mons, en septembre 2016, le livre du député wallon Bernard Wesphael, accusé du meurtre de son épouse Véronique Piroton, ne peut laisser indifférent le lecteur soucieux de voir appliquée dans notre pays une Justice correcte, efficace et humaine. Sans prendre d'aucune façon parti pour la thèse de la défense qui a obtenu l'acquittement au bénéfice du doute ou pour celle de l'accusation qui le désignait comme coupable, on ne peut être que bouleversé par l'énergie quasi désespérée que met l'auteur à clarifier tous les aspects de ce drame, sans avoir cherché, nous dit-il, à se justifier. Avec une grande lucidité et une

LECTURES

humilité qui l'honore, aidé par son ami de toujours, Jean Thiel, qui résume ou commente les heures les plus éprouvantes qu'il a vécues, Bernard Wesphael analyse chaque point crucial de cette affaire : le flagrant délit abusif qui a entraîné immédiatement son arrestation, la mise en détention préventive après la levée de l'immunité parlementaire, conséquence de la décision prise par le Parquet de Bruges de le maintenir en détention, la durée excessive de l'incarcération, bien plus punitive que préventive, la libération obtenue auprès de la Chambre des mises en accusation de Gand au bout d'un âpre travail des avocats, la confrontation interminable des thèses des experts et les erreurs impardonnables commises lors de certaines analyses toxicologiques et surtout le flash back poignant sur la vie quotidienne vécue aux côtés de son épouse, dont la personnalité extrêmement complexe a posé d'insurmontables difficultés à l'accusé. On le voit, il fallait que l'auteur eût la foi dans les vertus libératrices de l'écriture pour se lancer dans une telle tâche. Le souci douloureux mais indispensable du détail, l'aveu pesant de ses propres faiblesses, l'hommage qu'il rend à Véronique, en mettant toujours l'accent sur son amour maternel, son intelligence brillante et, avec beaucoup de tact, sur les souffrances, les outrages et le harcèlement qui l'ont brisée au point de la faire sombrer dans l'alcoolisme, ce terrible chemin de croix carcéral d'un homme qui clame son innocence, cet acharnement lamentable qu'ont mis certains médias à le condamner dans la rue avant qu'il ne soit jugé dans un tribunal, toute cette tragédie trop humaine qui pourrait advenir dans notre propre vie s'il nous arrivait à notre tour d'être au mauvais endroit, au mauvais moment et au plus fragile degré de notre être, cet effroyable récit d'amour et de mort nous est livré sur plus de deux cents pages qui nous laissent à la fois sidérés et pleins d'empathie pour l'auteur. La réalité des faits s'y trouve-t-elle restituée ? Bernard Wesphael nous confie, en fin d'ouvrage, qu'il lui a été impossible d'éviter les non-dits, les zones souterraines et troubles de notre moi intime qu'aucun de nous ne peut entièrement connaître, l'empêchant de savoir absolument tout ce qui s'est produit, cette nuit fatale d'octobre 2013 à Ostende, au plus fort et au plus noir d'une crise conjugale. Seule la vérité de la malheureuse victime aurait pu nous éclairer. Il demeurera cet unique témoignage-ci, écrit à la force des larmes, que nous devons écouter et essayer de comprendre avec toute l'humanité et le discernement dont nous sommes capables.

Michel Ducobu

MARGINALES, LXX^e année, trimestriel, n°293-294, printemps-été 2016.



Coup de cœur pour Gérard Adam !

Découvrant le nouveau numéro de la belle revue Marginales, au lieu de filer me relire (je ne suis finalement pas si narcissique), j'attaque une première nouvelle, à la rencontre d'un auteur qui me fascine depuis des décennies, Jean-Baptiste Baronian. Un bon texte, sans grand élan cependant. Je passe à la suivante, à rebours, avec un zeste de culpabilité car l'auteur/éditeur Gérard Adam a écrit de si gros romans, parfois... Mes submersions m'ont entravé plusieurs fois et distrait, détourné, je reportais.

Je plonge, déjà attiré par la distorsion : le titre anglais, *Blowin' in the snow*. Ah, seulement huit pages, j'y arriverai à coup sûr.

Oui, d'autant que je suis immédiatement happé. Il faut dire que les références me surprennent et me bouleversent. Ce basculement dans les années '60, cette évocation de Donovan, du film *Alice's Restaurant*, qui avait balisé mon adolescence.

C'est un petit bijou, tout simplement. C'est vivant, émouvant, limpide... Un homme au volant qui affronte les éléments, tout en songeant à un rendez-vous avec sa mère, se remémorant des bribes du passé. La halte obligée, style le motel américain où tout peut arriver, même la mère d'Anthony Perkins, sauf qu'ici tout est pastel et douceur, rêverie et réflexion. Et très joliment écrit : « Elle, en tous cas, s'y était plongée, effaçant deux tiers de siècle dans une obscure maison d'impasse, elle qui était née dans la lumière adriatique. »

En si peu de pages, une accroche de roman d'aventures, une rencontre sensible à la *road movie* teintée d'*hippysme*... Puis la réflexion et l'information, distillées sans rompre le charme. Et je ne parle pas d'une information stérile et contingente mais d'un contrepoint culturel et intellectuel, qui remet en question, interroge :

« En 45, les alliés ont livré à Tito ceux qui avaient combattu pour l'État croate, sans distinction entre volontaires et conscrits. Beaucoup ont été fusillés. (Etc.) » On songe au superbe diptyque BD des duettistes Olivier Neuray et Valérie Lemaire, *Les Cosaques du Tsar*, qui redéployait/dénudait des pans méconnus d'une Histoire toujours écrite par les vainqueurs.

Un délicat et envoûtant « *Voyage d'hiver* ». Qui témoigne d'un engagement total de l'auteur. Cette

intensité d'implication qui est la marque de l'Art. Et la trace d'un homme, un vrai, bien différent des mollusques et des prédateurs qui polluent nos émancipations.

Philippe Rémy-Wilkin

L'INÉDIT, trimestriel, n°281, octobre-novembre-décembre 2016.



Les plus anciens parmi nous se souviennent, certes, de Paul Van Melle. Né à Schaerbeek le 23 janvier 1926, il a fondé le Groupe de Réflexion et d'Information littéraire (GRILL) en 1985. Il rédige seul, depuis le décès de sa chère Jacqueline, la revue « *L'Inédit* » qui est l'organe officiel du GRILL.

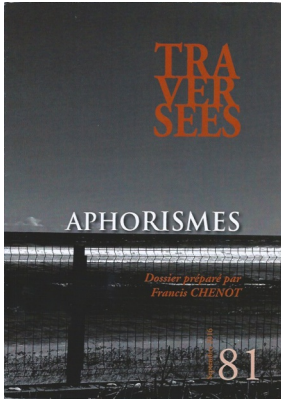
Dans le n°281 du dernier trimestre 2016, dont la « une » est illustrée d'une sympathique photo d'Henri Meschonnic, on peut lire des poèmes d'Éric Berniot, Patrice Blanc, Bruno Delmotte, qui nous propose des poèmes courts excluant tout verbiage, et *Le pigeon neurasthénique*, plaisante parabole de Frédérique Frahan-Dupont dans le goût de La Fontaine. Un hommage au

poète Louis Delorme, ainsi qu'à Toots Thielemans ; occasion pour Paul Van Melle d'évoquer Clément Pansaerts, Robert Goffin, Vanderkelen, Pandor, Pinsart, Delvaux... La rubrique très suivie « À tous mes échos », où les auteurs cherchent leur nom imprimé en grasses. Le courageux directeur de « *L'Inédit* » avoue parfois à ses proches que sa revue est pour lui le dernier fil le rattachant à la vie.

C'est à Paul Van Melle que s'applique tout particulièrement la formule : « La littérature ou la vie ». Car la littérature est la vie, comme dit également Sollers. Notons encore, pour mémoire, que Paul Van Melle est l'auteur de nombreux ouvrages publiés sous son nom ou sous pseudonymes, et qu'il est titulaire de nombreux renommés Prix littéraires.

Marcel Detiège

TRAVERSÉES, trimestriel, n°81, septembre 2016.



Le n°81 était consacré en grande partie à un dossier préparé par Francis Chenot sur le thème des aphorismes. Un aphorisme est comme on sait une maxime à prétention morale : une sentence. Il en est de célèbres. Sait-on que : « *La politique est l'art d'agiter les foules avant de s'en servir* » est du moraliste belge Charles Dumercy ? Il en est d'autres : « *Si l'on ne fait pas trop, on ne fait pas assez* », celui-ci est de Raoul Ruttians-Mansart. Et celui-là : « *La modestie est une vertu, à condition qu'elle soit fausse* », il est de notre ami Jean Mergeai. Enfin : « *Quand l'appétit est généralisé, l'apéritif est sans excuse* », il est de Firmin Van den

Bosch, de l'Académie Royale de Belgique.

Vingt-trois auteurs participèrent au dossier de Francis Chenot. Nous ne saurions les citer tous, notons pourtant : Éric Dejaeger (« *Si un fumeur se fait incinérer, on ne peut récupérer ses cendres dans un cendrier* ») ; Paul Mathieu (« *Un bon vivant peut-il faire un mort acceptable ?* ») ; Pierre Tréfois (« *Chaque matin, mon miroir me reflète trouble. Sa vue baisse !* ») ; Francis Chenot lui-même (« *La vie est une longue patience qu'on ne réussit jamais* »). Ces aphorismes, on l'aura bien remarqué, sont conformes à la célèbre règle des « trois c » – « court, clair, concis ».

Il n'est pas jusqu'à Éric Brogniet, l'un de nos plus grand poètes d'aujourd'hui, qui ne se soit pris au jeu : « *Là où existe la mèche, ils ignorent la lampe. Là où existe la lampe, ils ont vendu la mèche. Et là-bas, s'ils gardent mèche et lampe, c'est pour mieux tuer la lumière* ».

Enfin, signalons une très remarquable évocation par Henri Cachau de notre regretté ami et éditeur Jean-Claude Pirotte, dans un extraordinaire style échevelé : « *J'aime sa gueule de clown facétieux, elle porte l'estampille de ses errances tant géographiques qu'idéales. (...) J'aime sa poésie sans prétention, que l'on comprend et que l'on entend, éloignée de celle amphigourique et solipsiste proposée par les poètes officiels, seuls possédant la clef de leurs œuvres abscondes* ».

Un mot encore pour citer l'hommage de Xavier Bordes à Yves Bonnefoy décédé à l'âge de 93 ans.

Voici une fois de plus l'excellente livraison d'une revue discrète mais de qualité.

Marcel Detiège

MAIS QUI ÊTES-VOUS DONC, MONSIEUR PROUST ?

Alain Miniot et Roger Hindricq, le binôme inspiré du « Temps perdu »

La littérature qui touche à l'écriture, à la vie et aux retombées de l'œuvre de Marcel Proust, est une gigantesque planète ! Ne parlons même pas de ces lecteurs anonymes qui traversent « le Temps perdu », émus et troublés par l'improbable personnalité d'un auteur qui s'invite dans l'environnement, dans l'intimité de chacun. Effaçons d'un mouvement de manche agacé, l'idée que le créateur de [La Recherche du Temps perdu] pût être « un auteur difficile » ! Jean-Yves Tadié lui-même, affirme : « *En fait Proust est un auteur simple. C'est la réalité qui est complexe* ». En accueillant le comédien Alain Miniot et le musicien Roger Hindricq, l'Association des Écrivains Belges a non seulement cassé les préventions de toutes sortes (œuvre lassante, phrases trop longues, écriture tombée en désuétude, personnages vieillots, environnement artificiel, générateur d'ennui...) mais elle a offert une lecture-spectacle de qualité rare. Alain Miniot dans le rôle du narrateur, Roger Hindricq dans celui de Reynaldo Hahn. On sait que Marcel a privilégié, multiplié ce type de relation amour-amitié, qui faisait fuir certains jeunes gens quelquefois terrifiés par les élans, « l'enveloppement sensuel » de l'homme araignée, mais qui a aussi déterminé l'aventure humaine qui hante les entre-lignes de La Recherche... Complice musical des « humeurs » de Marcel, Reynaldo accompagne au piano les tranches de vie qui se bousculent sous la plume experte de son compagnon. Et tout ceci dans le climat délétère d'une pièce surchauffée, asphyxiée par les fumigations continues d'un homme qui rédigeait, couché, enveloppé de linges, quasi momifié, avec une précision clinique et quasi diabolique, l'incomparable chronique du genre humain. Textes courts, petites avancées dans la galerie thématique, pertinente autant qu'infinie... Misérable société si pareille à la nôtre, encombrée de mesquineries, de ridicules, de vices, de bouleversantes incongruités, pourrie par de rituelles préséances et dotée d'un arsenal de malentendus, plus misérables les uns que les autres. Par la grâce des deux artistes, les personnages défilent : Baron de Charlus, Madame Verdurin, Legrandin, Françoise et tant d'autres figures d'un théâtre d'illusion. En ce qui



MAIS QUI ÊTES-VOUS DONC, MONSIEUR PROUST ?

concerne les femmes qui n'étaient guère le premier « genre » du narrateur, elles ne quittent leur statut de « jeune fille en fleur » que pour compléter le tableau d'une interminable procession humaine engoncée dans des étoffes, des colifichets, des principes, en marche lente vers la maladie, le raidissement, la mort. Le sujet s'inscrit dans une enluminure intemporelle quand Marcel Proust réinvente sa grand-mère disparue. Disparue, comme Albertine, comme dans *Le Temps retrouvé*, comme la jeunesse, comme l'amour même : « On a tort de parler en amour de mauvais choix, puisque dès qu'il y a choix il ne peut être que mauvais ». Anne Borrel affinait la



connaissance de Proust en affirmant qu'il pouvait être particulièrement drôle (dans ses fous-rires bâillonnés de gants blancs, dans ses remarquables imitations, dans sa manière de marcher au pas d'une société complètement décadente et qui avait depuis longtemps perdu le sens de la marche ! Sans oublier les jeux de rôles qu'il imposait aux uns et aux autres :

apparitions nocturnes et fantomatiques dans le hall central du Grand Hôtel de Cabourg, sorties vacillantes sur la digue de la petite station balnéaire. Se souvenir aussi de son désordre pathologique et de sa maladresse d'enfant gâté quand il laissait choir une épreuve de *La Recherche*, laissant à Gaston Gallimard à quatre pattes sur le plancher, le soin de ressusciter le manuscrit. Céleste Albaret raconte : « *Il ne numérotait pas les pages pas plus qu'il ne datait ses lettres. C'est ahurissant en fait. Il avait tout en mémoire. Il jouait avec ses cahiers – on a des témoignages là-dessus. Il plongeait dans ses piles* » (*)

Alain Miniot a composé pour l'événement, un recueil de ces fameuses « paperoles » aux bandelettes collées aux pages, une allusion significative à la publication des « Intermittences du cœur », chez Grasset en 1913 (« une espèce de roman » à compte d'auteur)... Miniot examine l'un après l'autre ces tableaux graphiques saisissants laissant à Roger Hindricq le soin de ponctuer un mot, une attitude, une grimace, par un répons musical approprié... Ainsi, au fil du spectacle, on refait la connaissance d'un Proust insolite qui faisait monter une sole meunière du Ritz tout proche, qui écoutait malicieusement *La Cabane Bambou* chantée par Mayol, ce même

MAIS QUI ÊTES-VOUS DONC, MONSIEUR PROUST ?

L'ASSOCIATION DES ECRIVAINS BELGES PRÉSENTE :

MAIS QUI ÊTES-VOUS DONC, MONSIEUR PROUST?



Photo: Mireille Dabée

Lecture-spectacle animée par:

ALAIN MINIOT ET ROGER HINDRICQ

(un comédien et un musicien à la recherche du Temps perdu...)

Le samedi 26 novembre 2016 à 16 heures

A.E.B. 150, chaussée de Wavre à Ixelles

RSVP : 02 - 512 36 57



MAIS QUI ÊTES-VOUS DONC, MONSIEUR PROUST ?

Proust qui frémissait de toutes ses pages au simple contact du quotidien, fût-il désenchanté, et voué à l'anéantissement...

Miniot-Hindricq : un duo saisissant et superbe ! Et l'inévitable question induite (moins posée que chuchotée) : Que pouvait-on écrire « après » ? Après une telle vivisection qui ne laisse rien du geste, de la silhouette, et moins encore du frémissement sensible, que peut-on explorer demain qui n'ait pas été incisé par Proust dans la chair de notre propre vie de lecteur ?

Michel Joiret

(*) À la recherche de Marcel Proust, LIRE, (hors-série n°8) p. 26.



Photographies par Noëlle Lans.

ACTIVITÉS DE NOS MEMBRES

- Le vendredi 25 novembre 2016, à la bibliothèque des littératures d'aventure (Chaufontaine), **Jean-Baptiste Baronian** a rencontré **Alain Dartevelle** à l'occasion du dossier spécial qui lui a été consacré par la revue « *Galaxie* » dans son n° 42. Ensemble, ils ont évoqué la situation actuelle des littératures de genre.
- Le 3 décembre, un hommage a été rendu à **Marie-Ange Bernard** par **Myriam Watthée-Delmotte** lors d'une rencontre à la Maison de la Francité sur le thème *Littérature et engagement*. Cet hommage couronnait les 11 années passées par Marie-Ange Bernard à la tête de la revue « *Francophonie vivante* ».
- À l'occasion de la parution de son dernier ouvrage, *Petite moisson pour cent interprètes* (éd. Le Coudrier, **Isabelle Bielecki** a participé à une séance de dédicaces le 13 novembre 2016 à la Foire de Livre de Tournai-la-Page, ainsi que les samedi 19 et dimanche 20 novembre à la Foire du Livre belge à Uccle.
- **Yves Caldor** a participé au Salon « Écrire l'histoire » le samedi 19 novembre 2016 à l'Hôtel de Ville de Bruxelles. Il y a dédicacé les nouvelles éditions, revues et augmentées, de deux de ses romans dont l'un, *L'enfant de la Puszta* (éd. Muse), a obtenu le Prix du roman historique belge.
- **Claire Colette** a dédicacé son ouvrage *Compostelle : la saveur du chemin* au Centre Placet à Louvain-La-Neuve le weekend des 12 et 13 novembre 2016.
- **Roseline de Donnée** et **Marguerite-Marie James** ont été lauréates du Prix «Bonnes Nouvelles», organisé par « *Le Soir Mag* » pour célébrer les 185 ans de la Belgique. Les nouvelles devaient se rapporter à la famille royale, et conter une histoire vraie ou imaginaire.
- **Thierry-Marie Delaunois** a participé le samedi 3 novembre 2016 à la Soirée « Poésie et Musique » organisée au Centre Communautaire Maritime de Molenbeek, dans le cadre des 70 ans de l'immigration italienne en Belgique. Il y a réalisé une lecture publique d'un texte spécialement rédigé pour l'occasion.
- Le vendredi 9 décembre 2016, **Renaud Denuit** a présenté son dernier ouvrage, *Politique culturelle européenne* (éd. Bruylant) aux « Coups de midi des Riches-Clares ». Cette rencontre a été animée par **Jacques De Decker**.
- *Sœur sous X*, pièce de **Gaëtan Faucer** interprétée par la comédienne Ariane Thymour, a été représentée les 10, 11, et 12 novembre 2016 au Théâtre Péniche Fulmar (Bruxelles).
- Le jeudi 15 décembre 2016, **Michel Joiret** a participé à une rencontre littéraire à la librairie «L'Air libre» (Bruxelles) pour son dernier roman *Chemin de Fer*. Il était en compagnie de **Daniel Soil** (*Petite plaisance*) et **Évelyne Wilwerth** (*La nacelle turquoise*). Ces trois ouvrages ont été récemment publiés par les éditions M.E.O.
- **Nelly Lecomte** a participé au salon littéraire Walfer Bicherdeeg (Luxembourg-Ville) les samedi 19 et dimanche 20 novembre 2016.

ACTIVITÉS DE NOS MEMBRES

- Le 24 novembre 2016, **Jean-Pol Masson** a prononcé une conférence à la Faculté de droit de Lille, sur le sujet "*La justice dans la littérature française*".
- **Yves Namur** et **Béatrice Libert** ont été invités au Festival de Poésie qui s'est tenu à Trois Rivière (Québec) du vendredi 30 septembre au dimanche 9 octobre 2016.
- Le mardi 29 novembre 2016, **Éric Piette** a présenté ses textes poétiques, accompagné par l'orchestre du Blues-Sphere Bar (Liège), dans le cadre des soirées « Rimes & Blues » organisées par l'asbl Black Roots.
- Le roman de **Françoise Pirart**, *Chicoutimi n'est plus si loin* (éd. L. Wilquin) a été sélectionné pour le Prix Sabam Awards 2016.
- Les samedi 19 et dimanche 20 novembre 2016, **Philippe Rémy-Wilkin** a dédié ses livres, *Christophe Colomb, le Découvreur et la Découverte : mythes et réalité* (éd. Samsa), *Le Livre de Mahomet : La genèse de l'Islam* (éd. Maelström) et *L'Œuvre de Caïn* (éd. Le Cri) au Salon du Livre d'Histoire de l'Hôtel de Ville de Bruxelles. Il a publié plusieurs articles évoquant cette participation dans les webzines culturels belges « Karoo » et « Culture remains », et le français «Le Corbeau invisible». Le 16 novembre, il fut membre du jury Sabam pour l'attribution des bourses à la création littéraire du 2^e semestre 2016.
- **Jacques Richard** a présenté son dernier roman, *Le carré des Allemands* (éd. de La Différence) le samedi 12 novembre 2016 à la librairie Quartiers Latins (Bruxelles).
- Le 15 novembre 2016, **Daniel Salvatore Schiffer** a prononcé une conférence au Centre Culturel de Seraing sur David Bowie, à partir de son ouvrage *Petit éloge de David Bowie – Le Dandy absolu* (éd. F. Bourin) lors d'une soirée organisée par l'association caritative « Médecins du Désert », en collaboration avec le Centre Hospitalier Universitaire et la Province de Liège. Le 18 novembre, il a prononcé la conférence de clôture d'un colloque sur le dandysme qui s'est tenu à la Sorbonne (Paris). Il a été interviewé en direct, le mercredi 30 novembre, sur la chaîne radio « La Première » de la RTBF pour l'émission « Un jour dans l'Histoire ». Le 7 décembre, son entretien avec Aude Lancelin à propos de l'essai de celle-ci *De la servitude des médias* (Prix Renaudot de l'essai) a été publié en « Une » de Mediapart.
- Les samedi 26 et dimanche 27 novembre 2016, **Louis Savary** a dédié son dernier livre à la foire de Mon's Livre (Mons).
- Les samedi 29 et dimanche 30 novembre 2016, **Daniel Simon** a présenté le dernier ouvrage de Suzy Cohen, *Femmes entre Éros et...* à la librairie « L'Air libre » (Bruxelles).
- Le 24 novembre 2016, **Pascale Toussaint**, accompagnée de **Jacques Richard**, a participé à la soirée littéraire et musicale organisée à la Maison du Livre de Saint-Gilles (Bruxelles) à partir de son anthologie thématique *C'est trop beau ! trop !* (éd. Samsa).

Paul Serval

Paul Serval est le pseudonyme d'un de nos membres qui publia sous ce nom de guerre un pamphlet, *Le Blason de l'Éditeur*, éditions Azimuts, préface de Marcel Bauwens, Président honoraire de l'Association des journalistes professionnels de Belgique.

MÉDITATION

Sublime hypostase ô Passion endormie !
Un chant doux on ne sait d'où venu, langoureux,
En nos cœurs circoncis de pensée ennemie,
Soudain nous submergea d'un délire amoureux.

Quand en nos sens, enfin, se fit une accalmie,
Nous n'étions plus cette fois des enfants peureux.
L'antique rancune n'était plus que momie.
Mais connaîtrions-nous encor des jours heureux ?

Une espiègle brise parvint jusqu'à nous tiède,
Berçant en nos tréfonds un espoir qui obsède :
Nous n'irions point porter à Canossa nos pas.

Le soir pesant tomba sur nos pauvres paupières,
Ange qui nous avins de ton doigt tu frappas,
Trois fois, nous transformant en statue de pierres.

Sur les rimes de « Tristesse d'été », de Mallarmé.

MALAISE

Il est une moiteur qui mouille tristement
L'endolori front lourd d'un mortel trop lucide.
On sait qu'à tout destin, dieu dyscole préside,
Et nous fait naître au monde en un grand bâillement.

Ô Souverain Dandy, tu marches d'un air crâne,
Dissipes l'humeur noire induisant au tombeau.
Tu murmures des vers ; les fâcheux auront beau
Vaticiner : tu vas d'un pas lent de pavane.

Ah ! tu es un seigneur et qui jamais n'est las
De poursuivre sans fin son inutile rêve :
Ton front s'est à jamais couronné de lilas.

Sur ton passage une sourde rumeur s'élève !
Pourquoi nous vient-il donc mettre l'âme en éveil
Quand tout s'arrête et vaque, à Midi, au soleil ?

Sur les rimes de « Renouveau », de Mallarmé.

AUBAINE

C'était un soir d'hiver et il faisait très sombre.
J'avisai une belle assise sur le seuil
D'un bordel à lanterne, et qui pleine d'orgueil
Me guignait sans pudeur dont tout bel air s'encombre.

Elle avait vu le monde et des hommes sans nombre.
Elle se leva d'un bond, me fit un clin d'œil,
M'invitant à prendre place dans un fauteuil.
Nous étions seuls tous deux et effacés dans l'ombre.

Elle me prodigua tout ce que fille doit.
Elle m'investigua d'un très vacillant doigt ;
Bientôt je l'accolai toute honte défunte.

Et puis à chevauchons la belle vint s'asseoir
À l'endroit de mon vit. Ô souffrez que j'emprunte
Aux mots vieux pour conter l'aventure d'un soir !

Sur les rimes de « Sonnet », de Mallarmé.



L'INGRAT

Elle lui reprochait dès l'aube à la rivière,
D'aller versifier en habits de haillons.
Femme de Poète n'en était-elle fière ?
Mieux valût qu'il dormît jusqu'aux premiers rayons,

Plutôt que de chercher dans l'éther et la nue
L'impénétrable Muse au pénétrant œil bleu.
L'épouse peut courir elle aussi toute nue,
Mais elle ne sait point les lieux où l'amour pleut.

Le poète entêté de mots cornus va comme
L'ilote divagant en son éveillé somme.
Il connaît de l'exil l'irréfragable froid.

La vapeur sourd de sa bouche et de sa narine,
Lui fait courir risque d'un afflux de poitrine,
Laisant veuve qui n'eut à ses jeux aucun droit.

*Sur les rimes de « Le dormeur du val », de
Rimbaud.*

Soirées des Lettres

mercredi 18 janvier 2017:

Sylvie Godefroid, *La balade des pavés*, présentation par Michel Joiret.

Philippe Leuckx, *Les ruelles mènent à la mort* et *La marge noire du livre*, présentation par Carino Bucciarelli.

Daniel Soil, *La petite plaisance*, présentation par Jacques Lefebvre.

mercredi 22 février 2017:

Isabelle Bielecki, *Stichou*, poésie, présentation par Laurence Pieropan.

(le reste du programme est encore à définir)

Les entretiens du Non-Dit

Au cours de l'année 2017, **Michel Joiret** s'entretiendra avec quatre personnalités du monde littéraire :

Mercredi 15 mars, 18h: **Anne Richter**

Mercredi 7 juin, 18h: **Marc Quaghebeur**

Mercredi 4 octobre, 18h: **Jacques De Decker**

Mercredi 13 décembre, 18h: **Joseph Bodson**

Adresse des événements :

AEB

Chaussée de Wavre, 150

1050 Bruxelles

COTISATION 2017

Au terme de cette année, nous invitons les membres et les «amis de la littérature» à s'acquitter de leur cotisation pour l'année 2017.

Nous vous remercions dès à présent de bien vouloir verser le montant de 33 € au compte de l'AEB :
IBAN BE64 0000 0922 0252 - BIC BPOTBEB1

Nos Lettres

ASSOCIATION DES ÉCRIVAINS BELGES DE LANGUE FRANÇAISE

N°21 | DÉCEMBRE 2016



FÉDÉRATION
WALLONIE-BRUXELLES



AEB

CHAUSSÉE DE WAVRE, 150 - 1050 BRUXELLES

TÉL. : 02 512 36 57

COURRIEL : A.E.B@SKYNET.BE - IBAN BE64 0000 0922 0252

SITE INTERNET : WWW.ECRIVAINSBELGES.BE

SUIVEZ-NOUS SUR FACEBOOK

ÉDITEUR RESPONSABLE : ANNE-MICHÈLE HAMESSE

**REVUE PUBLIÉE AVEC LE SOUTIEN DE LA FÉDÉRATION WALLONIE-
BRUXELLES ET DU FONDS NATIONAL DE LA LITTÉRATURE**

La revue *Nos Lettres*, publiée hors commerce, est réservée aux membres de l'AEB.